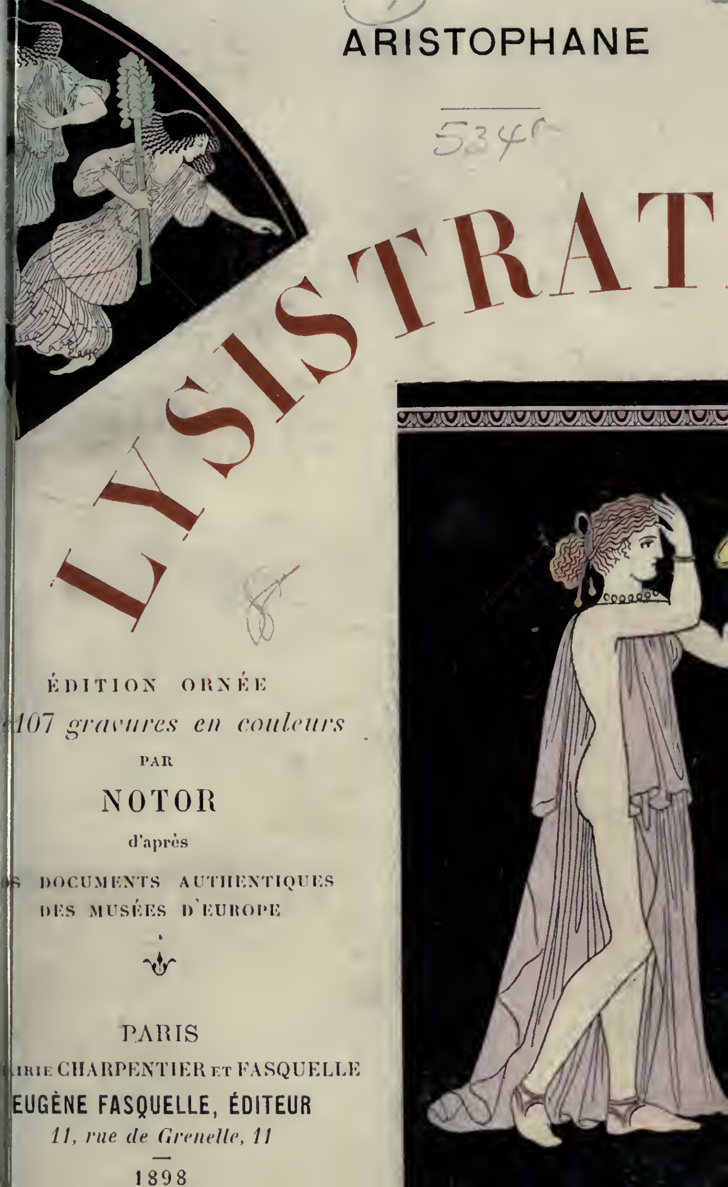


ARISTOPHANE

LYSISTRAT

ÉDITION ORNÉE

107 *gravures en couleurs*

PAR

NOTOR

d'après

S DOCUMENTS AUTHENTIQUES
DES MUSÉES D'EUROPE

PARIS
IRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, 11

1898

LYSISTRATA

OUVRAGES

AYANT PARU DANS LA COLLECTION POLYCHROME

à 3 fr. 50 le volume

UN SIÈCLE DE MODES FÉMININES, 1794-1894. Quatre cents toilettes reproduites en couleurs d'après des documents authentiques. . . . 1 vol.

THÉOPHILE GAUTIER

ÉMAUX ET CAMÉES, orné de Cent-dix aquarelles de HENRI CARUCHET. . . . . 1 vol.

GYP

LES GENS CHICS, Images coloriées du petit BOB.

ALPHONSE DAUDET

LE TRÉSOR D'ARLATAN, avec de nombreuses aquarelles de LAURENT-DESROUSSEAUX . . 1 vol.

ARISTOPHANE

LYSISTRATA

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR CH. ZEVORT

ÉDITION ORNÉE DE PLUS DE 100 GRAVURES

PAR NOTOR

reproduites en couleurs

D'APRÈS LES DOCUMENTS AUTHENTIQUES DES MUSÉES D'EUROPE

PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

EUGÈNE FASQUELLE, Éditeur

11, RUE DE GRENELLE, 11

1898


LIBRARY
DEC 2 1 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

16
Baron C. A. de Cosso[n]
from
Nathl [illegible] [illegible]
May 23-1912.

ARGUMENT



« Que tes pieds bondissent comme la biche »
(COLLECTION JATTA-RUVO, ITALIE)

ARGUMENT

On s'est généralement accordé à fixer au printemps de la vingt et unième année de la guerre du Péloponèse (412 av. J.-C.) la date de la représentation de Lysistrata. *Le texte de la pièce fournit à cet égard des indications à peu près certaines : au moment où elle fut composée, Pylos était encore au pouvoir des Athéniens, et on sait par Diodore que la*

reprise de cette place par les Lacédémoniens eut lieu la vingt-troisième année de la guerre. Les désastres de Sicile et la défection de Milet, qui se rapportent à la vingtième année, y sont rappelés comme des événements récents et dont le souvenir saigne encore : « Ne parle pas de nos malheurs, » s'écrie l'un des personnages, en réponse à une allusion indirecte. Le ton même de la pièce, l'absence presque complète d'allusions politiques, l'éloge de Sparte associé à celui d'Athènes, le découragement qui semble s'être emparé de toutes les âmes, marque bien une de ces époques de transition où Athènes, ballottée tour à tour entre l'aristocratie et la démocratie, laissait sommeiller ses haines vivaces et n'aspirait plus qu'au repos. La pièce se place donc entre la vingtième et la vingt-troisième année de la guerre. L'attaque virulente dirigée contre Pisandre, l'un des quatre cents, qui est traité de voleur et invité à exercer son industrie ailleurs, prouve que le gouvernement tyrannique et sanguinaire dont il était l'un des chefs avait déjà succombé. La tyrannie fut abolie et Pisandre chercha un refuge à Décélie, auprès des Lacédémoniens, pendant l'été de l'année 412 (Thu-

cyd. l. VIII). Aristophane avait bien pu attaquer Cléon sous le gouvernement populaire; mais l'aristocratie, violemment implantée à Athènes, n'avait pas de ces tolérances. La représentation doit donc être rapportée aux fêtes d'automne, quelques mois après l'expulsion des tyrans.

La pièce est bien encore politique, comme toutes celles qui ont précédé, puisqu'il n'y est question que de la paix; mais, sous le coup des événements, le théâtre commence à se transformer. Le rire est quelquefois forcé, comme il est naturel au milieu de commotions qui bouleversaient d'un instant à l'autre toutes les existences; mais déjà le comique vrai, celui qui se tire des situations, des sentiments, de la peinture des caractères, commence à se substituer aux plaidoyers politiques et aux scènes de l'Agora; la donnée même est assez comique et prête à quelques scènes de mœurs finement esquissées.

Lysistrata, une Athénienne de bonne souche, a résolu de mettre fin à la guerre par quelque moyen héroïque. Elle convoque les femmes d'Athènes, de Lacédémone, de Béotie, et leur propose d'occuper la citadelle, puis de mettre, d'un commun accord, les

maris en interdit. La répugnance avec laquelle cette proposition est acceptée, les objections qu'elle rencontre, les situations burlesques qu'elle produit constituent toute la pièce et amènent des scènes d'un comique qu'on pourrait appeler excellent, si la grossièreté de l'expression ne révoltait fréquemment nos habitudes modernes de délicatesse et de pruderie. Rien n'y est voilé; chaque chose s'appelle par son nom propre; et il n'est pas jusqu'aux préparatifs d'une nuit d'amour qui ne soient étalés sur la place publique avec un déshabillé tout athénien. A part ce défaut, qui est lui-même un trait de mœurs, Lysistrata *abonde en détails charmants : la jacasserie des femmes, leurs allures à la tête de l'État, la fine critique qu'elles font du gouvernement des hommes, l'embarras et la gaucherie des maris en quête du lit conjugal, sont de la meilleure touche et font déjà pressentir la comédie de mœurs. Quelques scènes d'intérieur, quelques propos de marchandes de légumes nous initient, mieux que tous les récits historiques, à la vie intime des Athéniens. En somme, une intrigue très simple, roulant sur deux ou trois données, beaucoup de gaieté et d'entrain, un dia-*

logue vif et spirituel; en un mot une véritable comédie. Après Lysistrata, *le ciel d'Athènes s'assombrit encore; les luttes intestines et les violences croissantes ne laissent plus guère de place qu'au soin de la conservation personnelle. Les poètes, ou se taisent, ou cherchent leur voie. Aristophane n'échappera pas à la loi commune : ses dernières pièces, soit lassitude, soit impuissance à se transformer, ne reflètent plus que de loin en loin son admirable génie.*



« Beaucoup de gaieté et d'entrain »

(MUSÉE DE L'ERMITAGE, SAINT-PÉTERSBOURG)



Femme au miroir.
(MUSÉE DE NAPLES)

LYSISTRATA



PERSONNAGES :

Lysistrata.
Calonice.
Myrrhine.
Lampito.
Chœur de vieillards
Chœur de femmes.
Stratyllis.
Un provéditeur.
Femmes.
Cinésias.

Un enfant.
Un héraut lacédémonien.
Ambassadeurs lacédémoniens
Un Athénien.
Flaneurs.
Un esclave.
Scythes. }
Manès. } Personnages muets
La trêve. }

LYSISTRATA

Lysistrata. Oh! si on les avait convoquées au temple de Bacchus, à celui de Pan, de Vénus Coliade, ou de Génétyllis[1], on ne pourrait plus percer la foule, au milieu des tambourins! Et maintenant, pas une femme au rendez-vous! Pourtant en voici une, ma voisine, qui sort de chez elle. Bonjour, Calonice.



« On ne pourrait plus percer la foule, au milieu des tambourins! »
(Musée Bourbon, Naples)

Calonice. Bonjour, Lysistrata. Pourquoi cette agitation? Ne regarde pas si sombre, mon enfant; ces sourcils froncés en arc ne te vont pas.

Lysistrata. C'est que, ma chère Calonice, je me

ronge le cœur; je m'indigne contre nous autres femmes, à qui les hommes supposent tant de savoir-faire.

Calonice. Et ils n'ont pas tort, par Jupiter!

Lysistrata. On les invite à se réunir ici, pour délibérer sur une affaire d'importance; et elles dorment, au lieu de venir.



Calonice arrivant
(BRITISH MUSEUM)

Calonice. Patience, ma chère; elles viendront. Sortir n'est pas chose aisée pour une femme : celle-ci a son mari qui l'occupe; celle-là réveille son esclave; on lève son marmot, on le débarbouille, on lui emplit la bouche.

Lysistrata. Il y avait pour elles quelque chose de plus pressant que tout cela.

Calonice. Quoi donc, chère Lysistrata? Pourquoi cette assemblée de femmes? Quelle affaire si importante?

Lysistrata. Une grande affaire.



Lysistrata

(MUSÉE DE NAPLES

Calonice. Et grosse aussi[1].

Lysistrata. Oui, grosse, certes!

Calonice. En ce cas, comment n'arrivons-nous pas?

Lysistrata. Il ne s'agit pas de cela : on se serait vite réunies! C'est une affaire qui m'a coûté bien des



« On lève son marmot, on le débarbouille, on lui emplit la bouche »
Page 18 (Musée de Berlin)

recherches, bien des insomnies, que j'ai ballottée en tous sens.

Calonice. Ce doit être quelque chose de bien fin, pour être ballotté ainsi.

Lysistrata. Tellement fin, que le salut de la Grèce entière est aux mains des femmes.



« J'attends le salut, de nos tuniques safran, des pa
Page 22

Calonice. Des femmes? Il tient à peu de chose.

Lysistrata. Oui, sur nous repose la république. Autrement, plus de Péloponésiens...

Calonice. Excellente chose, certes, qu'il n'y en ait plus!

Lysistrata. Tous les Béotiens sont anéantis...

Calonice. Tous, non! épargne au moins les anguilles[1].

Lysistrata. Quant à Athènes, je ne prononcerai



dequins, de l'orcanette et des robes transparentes »
(BRITISH MUSEUM

pas un pareil blasphème[1]; mais complète ma pensée Si, au contraire, les femmes se réunissent ici, celles de Béotie, celles du Péloponèse, nous-mêmes, par notre concours la Grèce est sauvée.

Calonice. Et le moyen, quand on est femme, de concevoir, d'accomplir une grande pensée? Nous nous tenons chez nous, fardées et parées avec nos élégantes tuniques jaunes, nos longues cimbériques[2] flottantes et nos brodequins.

Lysistrata. Et c'est précisément de là que j'attends le salut, de nos tuniques safran, des parfums, des brodequins, de l'orcanette[1] et des robes transparentes.


La femme de Théagène
(BRITISH MUSEUM)

Calonice. Comment cela?

Lysistrata. Si bien que pas un des hommes d'aujourd'hui ne prendra la lance contre un autre...

Calonice. Alors, par les deux Déesses[2], je me fais teindre une robe jaune.

Lysistrata. Ni le bouclier...

Calonice. Je passe une cimbérique.

Lysistrata. Ni l'épée...

Calonice. J'achète des brodequins.

Lysistrata. Eh bien! les femmes n'auraient-elles pas dû venir?

Calonice. Venir, non! mais accourir à tire-d'aile, et depuis longtemps.

Lysistrata. Oui, ma chère, tu verras qu'en vraies Athéniennes elles font tout après l'heure. Même de la Côte[1], pas une femme! ni de Salamine!

Calonice. Pour celles-là, je sais qu'elles ont enfourché à cru leur monture[2], dès le matin.

Lysistrata. Et celles que je comptais voir arriver ici les premières, les femmes d'Acharné[3].

Calonice. Pourtant, la femme de Théagène a fait ses dévotions à Hécate[4], comme pour venir. Mais, tiens, en voici qui t'arrivent; tiens, d'autres encore qui s'avancent. Ah! ah! d'où sont-elles?

Lysistrata. D'Anagyre.

Calonice. Bon Dieu! c'est la levée en masse d'Anagyre[5]!



Une femme d'Anagyre
(COLLECTION DU DUC D'AUMALE, CHANTILLY)

Myrrhine. Serions-nous en retard, Lysistrata? Parle. Pourquoi ce silence?

Lysistrata. Je ne te félicite pas, Myrrhine, d'arriver à pareille heure, pour une affaire de cette importance.

Myrrhine. C'est qu'il m'a fallu chercher ma cein-

ture, dans l'obscurité. Mais, si la chose presse, nous voici ; parle.

Lysistrata. Pas encore : attendons un peu les femmes de Béotie et du Péloponèse.

Myrrhine. Tu as raison ; voici justement Lampito qui arrive.



Une Béotienne
(PINACOTHÈQUE DE MUNICH)

Lysistrata. O chère Lacédémonienne ! Salut, Lampito. Que tu me sembles belle, ô douce amie ! quel teint florissant ; quelle sève dans ces membres ! Tu étranglerais un taureau[1].

Lampito. Oui da ! Je le crois, par Castor et Pollux ! Aussi je fais de la gymnastique, je saute à me frapper le derrière[2].

Lysistrata. Quelle belle paire de seins tu as là !

Lampito. Vous me palpez comme une victime[3].

Lysistrata. Et celle-ci, d'où est-elle, cette jeune fille ?

Lampito. C'est une noble béotienne, qui nous arrive, par Castor et Pollux[4].



« Je saute à me ſrapper le (?) *par* derrière »

(MUSÉE DU BELVÉDÈRE, VIENNE)



« Quelle belle paire de seins tu as là ! »

(MUSÉE DE L'ERMITAGE, SAINT-PÉTERSBOURG)

Lysistrata. Ah! chère Béotienne, quel joli jardinet!

Calonice. Et élégamment tenu, ma foi! le pouliot bien arraché!

Lysistrata. Et cette autre enfant?



« Et cette autre enfant? »
(MUSÉE DE L'ERMITAGE, SAINT-PÉTERSBOURG)

Lampito. Une bonne fille, bien ouverte, par Castor et Pollux; et de Corinthe encore!

Lysistrata. Bonne et ouverte, oui! la chose est claire, dans ce pays-là[1].

Lampito. Mais enfin, qui a convoqué ce conseil de femmes?

Lysistrata. C'est moi.

Lampito. Alors, conte-nous ce que tu veux.

Lysistrata. Sans doute, ma bonne amie.

Lampito. Dis quelle est cette affaire si sérieuse qui t'occupe.

Lysistrata. A l'instant, je parle; mais, avant de parler, je vous ferai cette petite question...

Myrrhine. Soit, à ta volonté.

Lysistrata. Ne regrettez-vous pas les pères de vos petits enfants, qui sont à l'armée, loin de vous? Car,



« Nous nous tenons chez nous avec nos élégantes tuniques jaunes »

(BRITISH MUSEUM)



« Cette jeune fille est une noble béotienne »
(COLLECTION AMATI. POTENZA, ITALIE)

je le sais, il n'est aucune de vous qui n'ait son mar en campagne.

Calonice. Le mien est absent depuis cinq mois à surveiller Eucrate[1], du côté de la Thrace[2].

Lysistrata. Le mien est depuis sept mois bien comptés à Pylos.



« Il reprend vite le bouclier, part et disparaît »
(MUSÉE JATTA, RUVO)

Lampito. Le mien, s'il lui arrive de quitter le rang et de faire une petite apparition, reprend vite le bouclier, part, s'envole et disparaît.

Lysistrata. Et, avec cela, rien ne nous est resté, pas un amant, pas l'ombre! Depuis que les Milésiens nous ont trahis, je n'ai pas même aperçu un de ces jou





joux de cuir, longs de huit doigts qui nous consolent de l'absence[1]. Eh bien! voulez-vous, si je découvre un moyen, vous unir à moi pour mettre fin à la guerre?

MYRRHINE. Oui, par les deux Déesses! moi, j'en suis, dussé-je mettre en gage ce surtout et le boire aujourd'hui.

CALONICE. Moi aussi, dussé-je, comme une barbue, être coupée en deux et donner la moitié de moi-même.

LAMPITO. Moi aussi je grimperais au sommet du Taygète, si je devais y avoir la paix.



« Pourquoi vous détourner ainsi ? »
(MUSÉE DE NAPLES)

LYSISTRATA. Alors je parle; il n'y a pas à vous en faire un secret : femmes, si nous voulons forcer les hommes à faire la paix, il faut nous abstenir...

MYRRHINE. De quoi? dis.

LYSISTRATA. Le ferez-vous?

MYRRHINE. Nous le ferons, dussions-nous mourir.

LYSISTRATA. Eh bien, il faut nous abstenir... de la chose[2]. Pourquoi vous détourner ainsi? où allez-vous?

Écoutez donc : à quoi bon pincer les lèvres et hocher la tête? Pourquoi ce changement de couleur, ces larmes qui coulent? Le ferez-vous, ou ne le ferez-vous pas ? Décidez-vous.

Myrrhine. Non ! je n'en ferai rien ! Que la guerre aille son train.



« Toi du moins, reste avec moi »
(BRITISH MUSEUM, LONDRES)

Calonice. Non, par Jupiter ! moi non plus. Que la guerre aille son train.

Lysistrata. Et c'est toi qui dis cela, toi la barbue de tout à l'heure, qui offrais de te faire couper en deux !

Calonice. A part cela, tout, tout ce que tu voudras : je passe à travers le feu, s'il le faut. Plutôt cela que de renoncer à la chose ! car il n'y a rien de tel au monde, ma bonne Lysistrata.

Lysistrata. Et toi ?

Myrrhine. Moi aussi, je veux passer à travers le feu



« Nues sous nos tuniques »

Page 38 (MUSÉE DE L'ERMITAGE, SAINT-PÉTERSBOURG)

Lysistrata. Oh, notre pauvre sexe! gouverné tout entier par ce côté-là[1]? Qu'on a bien raison de nous mettre en tragédies! C'est à nous que s'applique le proverbe : toujours Neptune et sa barque[2]. Toi, du moins, chère Laconienne, reste avec moi; fusses-tu seule, l'affaire peut encore être menée à bien; vote avec moi.

Lampito. Il est dur pour les femmes, les Dieux m'en sont témoins, de s'endormir seules, sans ce compagnon-là[3]! Pourtant il le faut; la paix avant tout.

Lysistrata. O très chère! toi seule es vraiment femme.

Myrrhine. Supposé, ce qu'à Dieu ne plaise, qu'on s'abstienne absolument de ce que tu dis, la paix se fera-t-elle davantage pour cela ?



« Que Vénus répande la grâce sur tous nos charmes »
(BRITISH MUSEUM)

Lysistrata. Certainement, par les Déesses! Nous voici, chez nous, fardées et parées; nues sous nos tuniques d'Amorgos[1], bien épilées, nous nous promenons; les hommes s'enflamment; ils veulent jouir de nous; repoussons alors leurs embrassements, abstenons-nous, et ils feront la paix au plus vite, j'en suis bien sûre.

Lampito. C'est bien ainsi, je crois, que Ménélas, quand il vit toutes nues les pommes d'Hélène, jeta son épée.

Myrrhine. Et si les hommes nous laissent là !



« Quand Ménélas vit toute nue Hélène »

(MUSÉE DE NAPLES)

LYSISTRATA. Alors, comme dit Phérécrate, on écorche un chien écorché[1].

MYRRHINE. Babioles que tous ces simulacres ! Et s'ils nous traînent de force dans la chambre à coucher?



Ménélas et Hélène.

(MUSÉE DE L ERMITAGE, SAINT-PÉTERSBOURG

Lysistrata. Cramponne-toi à la porte.

Myrrhine. Et s'ils nous battent?

Lysistrata. Cède de mauvaise grâce : car là, plus de plaisir s'il y a violence. On a d'ailleurs moyen de les tourmenter. Sois donc tranquille; ils y renonceront, et bien vite; il n'y a de volupté pour l'homme que si la femme la partage.



« Et si les hommes nous laissent là? »
Page 38 (BRITISH MUSEUM)

Myrrhine. Si c'est là ton avis, c'est aussi le nôtre.

Lampito. Pour nos maris, nous les déciderons bien, nous, « à faire en tous lieux une paix juste et sans dol[1]; » mais ce flot bruyant d'Athéniens, qui le décidera jamais à ne plus faire de folies?

Lysistrata. Ne t'inquiète pas; c'est notre affaire! nous y amènerons les nôtres.

Lampito. Jamais, tant qu'ils auront l'idée aux

galères et un trésor sans fond sous la garde de la Déesse[1].

Lysistrata. On y a pourvu : nous nous emparerons de l'Acropole aujourd'hui même ; c'est le lot assigné aux plus vieilles d'entre nous. Pendant que nous



« Et s'ils nous traînent de force dans la chambre à coucher ? »
(CABINET DES MÉDAILLES, PARIS)

concertons ici, elles, sous prétexte de sacrifice, occuperont la citadelle.

Lampito. Que tout arrive à bien ; ce que tu dis est au mieux.

Lysistrata. Pourquoi, Lampito, ne pas confirmer à l'instant ce pacte par un serment inviolable ?

Lampito. Donne la formule ; nous jurerons.

Lysistrata. Soit. Où est la femme scythe[1]? A quoi songes-tu? Pose, ici devant, le bouclier, le dos en bas[2]; qu'on m'amène les victimes.

Myrrhine. Lysistrata, sur quoi nous feras-tu jurer?

Lysistrata. Sur quoi? sur le bouclier, comme autrefois Eschyle[3], à ce qu'on dit; nous immolerons une brebis.

Myrrhine. Oh, non, Lysistrata! point de bouclier pour jurer la paix.

Lysistrata. Alors, quel serment?

Myrrhine. Prenons quelque part un cheval blanc[4]; que ce soit notre victime.

Lysistrata. Et où le trouver, ce cheval blanc?

Myrrhine. Pourtant, comment jurer?

Lysistrata. Permets, je vais te le dire : posons à terre une grande coupe noire le dos en bas[5]; immolons-y une amphore de vin de Thasos, et jurons.....

Calonice. De n'y pas verser d'eau.

Lampito. Oh! le beau serment! Je ne saurais dire comme il me plaît[6].

Lysistrata. Qu'on apporte dehors la coupe et l'amphore.

Calonice. O très chères, quel pot monstre!

Myrrhine. Rien qu'à le toucher, on se sentira toute en joie!



« Nues sous nos tuniques »

(GALERIE DE L'ERMITAGE, SAINT-PÉTERSBOURG)

Lysistrata. Pose la coupe, et prends-moi la victime. O Persuasion, notre souveraine, et toi, coupe du plaisir, recevez nos offrandes et soyez propices aux femmes.

Myrrhine Le sang a belle couleur ; il jaillit bien[1].

Lampito. Et quelle douce odeur, par Castor !

Lysistrata[2]. Permettez, mes amies, que je jure la première.

Myrrhine. Non, par Vénus ! à moins que le sort ne te désigne.



« Qu'on apporte la coupe pour faire une libation »
(MUSÉE DE NAPLES)

Lysistrata. Maintenant, Lampito, toutes, la main sur la coupe[3]; que l'une de vous répète, au nom de toutes, les paroles que je prononcerai; puis vous

jurerez et sanctionnerez l'engagement : « Que jamais ni amant, ni mari... »

Myrrhine. « Que jamais ni amant, ni mari... »



« Je passerai ma vie sous une tunique transparente »
(GALERIE DE L'ERMITAGE, SAINT-PÉTERSBOURG)

Lysistrata. « Ne m'approche, dans ses transports[1]... » Répète donc.

Myrrhine. « Ne m'approche, dans ses trans-



ports... » Aïe! mes genoux se dérobent, Lysistrata.

Lysistrata. « A la maison, sans étalon, je passerai ma vie... »

Myrrhine. « A la maison, sans étalon, je passerai ma vie... »

Lysistrata. « Sous une tunique transparente, parée et fardée... »

Myrrhine. « Sous une tunique transparente, parée et fardée... »

Lysistrata. « Afin de provoquer les violentes ardeurs de mon époux... »

Myrrhine. « Afin de provoquer les violentes ardeurs de mon époux... »

Lysistrata. « Et jamais je ne m'abandonnerai à lui de bon gré. »

Myrrhine. « Et jamais je ne m'abandonnerai à lui de bon gré. »

Lysistrata. « S'il me prend de force, brutalement... »

Myrrhine. « S'il me prend de force, brutalement. . »

Lysistrata. « Je m'y prêterai de mauvaise grâce, sans m'associer à ses transports. »

Myrrhine. « Je m'y prêterai de mauvaise grâce, sans m'associer à ses transports. »

Lysistrata. « Je ne lèverai pas les pieds au plafond. »

Myrrhine. « Je ne lèverai pas les pieds au plafond... »

Lysistrata. « Je ne poserai pas comme la lionne sur les manches de couteaux[1]. »



« Et jamais je ne m'abandonnerai à lui de bon gré »
Page 51 BRITISH MUSEUM

Myrrhine. « Je ne poserai pas comme la lionne sur les manches de couteaux. »

Lysistrata. « Si je tiens ce serment, puissé-je boire à cette coupe ! »

Myrrhine. « Si je tiens ce serment, puissé-je boire à cette coupe. »

Lysistrata. « Si je le transgresse, que la coupe se remplisse d'eau. »

Myrrhine. « Si je le transgresse, que la coupe se remplisse d'eau. »

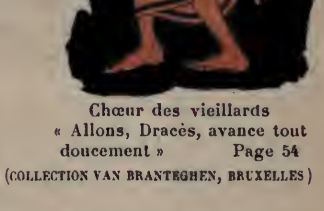
Lysistrata. En faites-vous toutes le serment?

Myrrhine. Oui, toutes!

Lysistrata. Bien! Moi, j'accomplis le sacrifice[1].

Myrrhine. Pas tout entier, ma chère; il faut bien cimenter tout d'abord notre mutuelle amitié[2].

Lampito. Quelle est cette clameur?



Chœur des vieillards
« Allons, Dracès, avance tout doucement » Page 54
(COLLECTION VAN BRANTEGHEN, BRUXELLES)

Lysistrata. Juste ce que j'ai annoncé : ce sont les femmes qui viennent d'occuper la citadelle de Minerve. Maintenant, Lampito, retourne à Sparte, tout disposer chez vous; laisse-nous tes compagnes en otage. Nous, allons à l'Acropole rejoindre les autres femmes, et nous barricader ensemble.

Myrrhine. Ne penses-tu pas que les hommes vont tout de suite marcher sur nous?

Lysistrata. Je me soucie bien d'eux : ils n'apporteront point assez de menaces, ni assez de feu, pour forcer cette porte-là, à moins d'en passer par nos conditions.

Myrrhine. Jamais, par Vénus! si nous tenons à notre renom de sexe obstiné et malfaisant.

Chœur de vieillards. Allons, Dracès, avance tout doucement, malgré ce fagot d'olivier vert, fardeau bien lourd pour ton épaule endolorie. Que de choses imprévues dans une longue vie! Ah! Strymmodore, qui se fût jamais attendu à pareille nouvelle? Les femmes, cette abominable peste que nous nourrissions à la maison, ont mis la main sur l'image sainte[1], occupé ma citadelle, fermé avec barres et verrous l'accès des Propylées!

Allons, vite à l'Acropole, hâtons-nous. Philourgos : faisons-leur de ces torches une enceinte, élevons un bûcher; brûlons de nos mains, d'un seul coup, toutes celles qui ont tramé, exécuté le complot, toutes, la femme de Lycon[2] la première. Non, certes! tant que je respirerai, je ne serai pas leur jouet! Cléomène lui-même[3], le premier qui s'en soit emparé, n'en est pas sorti intact; malgré son arrogance lacédémo-

nienne, il lui fallut me rendre les armes et partir avec une mauvaise casaque usée ; sale, crasseux, il ne s'était ni épilé, ni baigné depuis six ans. Et moi qui ai repris la forteresse sur un pareil ennemi, qui ait fait la garde de nuit, sur seize rangs, devant les portes, je ne châtierais point ces ennemies d'Euripide[1] et des Dieux; je ne réprimerais pas, en me montrant, une pareille audace ! Ah ! disparaisse plutôt mon trophée de la Tétrapole[2] !

Voilà ce qui nous reste de chemin à gravir, cette rude pente, pour arriver à la citadelle où j'aspire. Essayons donc de traîner cela, sans bête de somme. Les deux fagots me meurtrissent l'épaule ! Pourtant il faut marcher. Ranimons ce feu ; qu'il ne s'éteigne pas, sans qu'on y prenne garde, au terme de la route (*Il souffle.*) Phu ! Phu ! aïe, aïe, la fumée ! Divin Hercule ! quelle âcre fumée s'échappe de cette marmite[3] ! Elle me mord les yeux comme chienne enragée !

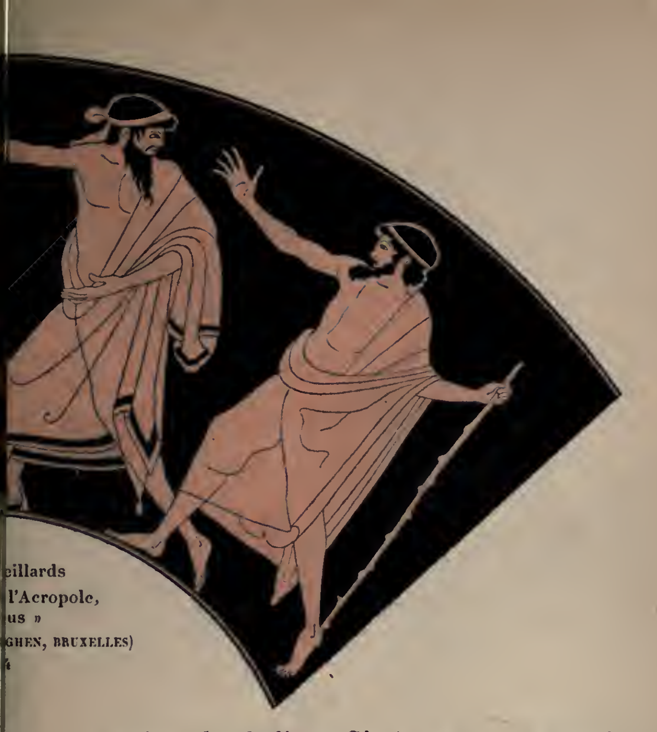
« Il lui fallut me rendre les armes »
(BRITISH MUSEUM)



Ch
« Allo
(COLLECTION

c'est un vrai feu de Vulcain [1], cela, pour ronger ainsi mes chassies. Courage donc, en avant, à la citadelle, au secours de la Déesse ; c'est le moment, ou jamais, Lachès, de lui venir en aide (*Il souffle:*) Phu! Phu! Aïe, aïe, la fumée! Il faut que les Dieux s'en mêlent pour tenir ce feu si animé [2] !

Maintenant, commençons par déposer ici nos deux fagots. Nous allumerons ensuite un paquet de sarment au réchaud et nous le lancerons contre la porte,



eillards
l'Acropole,
us »
GHEN, BRUXELLES)
4

en guise de bélier. Si, à notre sommation, les femmes n'ouvrent pas les verrous, brûlons les portes et enfumons-les. Allons, à terre les fardeaux! Aïe, la fumée! Pouah! où donc y a-t-il un des généraux de Samos, pour m'aider à secouer ce fardeau[1]? Enfin! il ne me brisera plus l'échine. A toi, maintenant, réchaud, de raviver tes charbons et de me fournir au plus vite une bonne torche embrasée. Et toi, Victoire, notre souveraine, sois avec nous; fais qu'après

avoir châtié l'insolence des femmes retranchées à l'Acropole, nous dressions sur elle un trophée!

CHŒUR DE FEMMES. Il me semble, amies, apercevoir la lueur des flammes et la fumée; on dirait un incendie. Alerte! hâtons-nous. Vole, vole, Nicodicé,



Chœur de femmes
« Vole, vole, Nicodicé »
(MUSÉE JATTA, RUVO)

avant que Calycé et Critylla, enveloppées d'un souffle brûlant, périssent incendiées par ces infâmes vieillards et leurs lois sans pitié. Voilà ma crainte : arriverais-je trop tard? Enfin me voici : dès le matin j'étais à la fontaine; j'ai à grand'peine empli ma cruche, au milieu de la cohue, du tumulte, des marmites entre-choquées, des servantes et de la lie des

esclaves[1], qui me coudoyaient; je me glisse, j'enlève mon eau et je l'apporte au secours de mes concitoyennes incendiées ; car on m'a dit que de vieux radoteurs montent à la citadelle, traînant des monceaux de souches, trois talents pesant, de quoi chauffer un bain public. Ils vomissent d'affreuses menaces et vont disent-ils, brûler vives ces abominables femmes. Ah! fais, ô Déesse, que je ne les voie point réduites en charbons, mais plutôt qu'elles délivrent la Grèce et leurs concitoyens de la guerre et de ses folies. Car c'est pour cela, Déesse à l'aigrette d'or, protectrice de la ville, qu'elles ont occupé

« J'apporte mon eau au secours de mes concitoyennes incendiées »
(PINACOTHÈQUE DE MUNICH)

ton temple. Toi-même, je t'invoque, fille de Jupiter ; combats avec moi ; et, si quelque homme met le feu sous elles, aide-nous à porter l'eau.

Stratyllis. Laissez donc ; oh[1] !...

Chœur de femmes. Que faites-vous, exécrable engeance ? car jamais de braves et honnêtes gens ne se seraient conduits ainsi !

Chœur de vieillards. Que vois-je ? Je ne m'attendais pas à cette nouvelle aventure : tout un essaim de femmes qui vient encore défendre la porte !

Chœur de femmes. Vous avez la colique, n'est-ce pas ? Notre nombre vous étonne ? Et pourtant vous ne voyez pas la dix-millième partie de nos forces.

Chœur de vieillards. Phédrias, les laisserons-nous criailler plus longtemps ? ne pourrait-on pas leur rompre un bâton sur le dos ?

Chœur de femmes. Posons nos cruches à terre ; qu'elles ne nous embarrassent pas, si on porte la main sur nous.

Chœur de vieillards. Par Jupiter ! Si on leur donnait deux ou trois bonnes frottées sur les mâchoires, comme à Boupalos[2], on leur couperait bien la parole.

Chœur de femmes. Eh bien ! me voilà ; frappez donc ; je t'attends de pied ferme ; mais jamais chienne ne te mordra plus ce pennon-là[3].



« S'il me prend de force je m'y prêterai de mauvaise grâce »

(BRITISH MUSEUM)

Chœur de vieillards. Tais-toi, ou j'écaille ta vieille peau à tour de bras.



« Posons nos cruches »
(Musée de Naples)

Chœur de femmes. Essaye seulement, et touche Stratyllis du bout du doigt.

Chœur de vieillards. Après? Si je te pulvérise de horions, quel mal peux-tu me faire?

Chœur de femmes. Je te mange le poumon, je t'arrache les boyaux.

Chœur de vieillards. Euripide a bien raison; jamais poète n'a mieux dit : il n'y a pas animal aussi



Chœur de femmes.
(Musée de Naples)

impudent que la femme.

Chœur de femmes. Prenons nos cruches d'eau, Rhodippé.

Chœur de vieillards. Et que viens-tu faire ici, ennemie des Dieux, avec ton eau?

Chœur de femmes. Et toi, vieux tombeau, avec ton feu? c'est pour brûler ton cadavre?

Chœur de vieillards. Moi, c'est pour dresser un bûcher et y griller tes amies.

Chœur de femmes. Et moi, pour éteindre avec cela ton bûcher.

Chœur de vieillards. Toi éteindre mon feu!

Chœur de femmes. On va te le prouver.

Chœur de vieillards. Sais-tu bien qu'à l'instant même je te rôtis avec cette torche?

Chœur de femmes. Si tu es crasseux, je vais te donner un bain.

Chœur de vieillards. A moi un bain, toi, ordure!

Chœur de femmes. Un vrai bain nuptial, encore!

Chœur de vieillards. Entendez-vous? quelle insolence!

Chœur de femmes. Je suis libre.

Chœur de vieillards. Je vais te rabattre le caquet.

Chœur de femmes. Tu ne jugeras plus à la place Héliée[1].

Chœur de vieillards. Grille-lui les cheveux.

Chœur de femmes. Affaire à toi, mon Achéloüs[2]. (*Elles versent leur eau sur la tête des vieillards.*)

Chœur de vieillards. Aïe, aïe, malheureux!

Chœur de femmes. C'était chaud?

Chœur de vieillards. Ah oui, chaud! arrête; que fais-tu là?

Chœur de femmes. Je t'arrose pour te faire reverdir.

Chœur de vieillards. Hélas! Je suis trop desséché. Je tremble.

Chœur de femmes. Eh bien! tu as du feu; sèche-toi.

Un Provéditeur[1]. S'est-il assez étalé, le dévergondage féminin, avec ses tambourins, ses orgies sans fin et ses lamentations à Adonis[2], du haut des terrasses! Leurs cris m'arrivaient l'autre jour jusqu'à l'assemblée : Démostrate, que Jupiter confonde! proposait de faire voile pour la Sicile; et sa femme vociférait en dansant : « Hélas, hélas! Adonis! » Démostrate réclamait une levée d'archers de Zacynthe; et sa femme avinée criait sur son toit : « Frappez vos poitrines pour Adonis! » Et lui, cet ennemi des Dieux, cet infâme Cholozygès[3], nous violentait d'autant plus. Voilà ce que valent leurs chants dévergondés.

Chœur de vieillards. Que serait-ce, si tu savais toute leur impudence? Après mille injures, elles ont vidé sur moi leurs seaux; et maintenant il me faut secouer mes hardes, comme si j'avais pissé dedans.

Le Provéditeur. Par Neptune Marin! c'est justice : nous nous faisons les auxiliaires de leur malice; nous



« Orgies sans fin »

(MUSÉE DE BERLIN)

enseignons aux femmes la débauche ; et voilà le germe de leurs déportements. C'est nous qui entrons dans la boutique d'un orfèvre pour lui dire : « Tu



« Sa femme vociférait en dansant »
(COLLECTION HOPE, LONDRES)

sais, ce collier que tu as fait à ma femme! Hier soir, en dansant, le gland est tombé du fermoir. J'ai un voyage à faire à Salamine; toi, si tu as le temps, fais le possible pour aller, ce soir, lui rajuster un gland. » Un autre s'adresse à un cordonnier, jeune gars qui n'a plus rien de l'enfant : « Mon ami, dit-il, ma femme a une courroie qui lui blesse le petit doigt du pied; elle l'a fort délicat! va donc, sur le midi; lâche la courroie, élargis-la. » Et le résultat de ces belles pratiques, le voici : moi, un provéditeur, j'ai levé des rameurs ; il me faut à l'instant de l'argent, et les femmes me mettent à la porte[1]. Mais rien ne sert de rester là en plan! vite des leviers; je vais châtier leur insolence. (*A ses aclytes*) : Eh bien! qu'as-tu à bayer aux corneilles, misérable?... Et toi, que regardes-tu là? tu n'as d'yeux que pour la taverne. Allons! les leviers sous la porte, par ici, et faites sauter les verrous; moi, de ce côté, j'enfonce avec vous.

Lysistrata. Inutile de rien enfoncer; je sors de mon plein gré. A quoi bon des verrous? ce n'est pas des verrous qu'il faut, mais du jugement et du bon sens.

Le Provéditeur. Vraiment, infâme coquine! Où est l'archer? Empoigne-la, et attache-lui les mains derrière le dos.

Lysistrata. Oui da, par Diane! s'il approche de moi seulement le bout du doigt, tout archer qu'il est[1], il va geindre.

Le Provéditeur, *à l'archer*. Tu as peur, toi? Prends-la au beau milieu. Et toi, aide-le vite, garrottez-la.

Stratyllis. Si tu mets la main sur elle, par Pandrose[2], je te purge[3] à coup de talon.

Le Provéditeur. Voyez donc : « Je te purge. » Où est l'autre archer? Attache d'abord celle-là, puisqu'elle a si bonne langue.

Lysistrata. Par Hécate, porte seulement sur elle le bout du doigt, et tu vas tout à l'heure réclamer des ventouses[4].



« Qu'y a-t-il? »
(Musée du Louvre)

Le Provéditeur. Qu'y a-t-il? Où est l'archer? Empoigne celle-là. J'en empêcherai bien quelqu'une de sortir[5].

Stratyllis. Si tu l'approches, par Diane Tauropole! je t'arrache les cheveux, et tu vas hurler comme le Cocyte[6].

Le Provéditeur. Ah! malheureux! mes archers qui me laissent là! Il ne faut pourtant pas reculer devant des femmes : Scythes, serrez les rangs; en avant, tous!

Lysistrata. On vous apprendra, par les Déesses, que nous avons là quatre bataillons de femmes, vaillantes et bien armées.

Le Provéditeur. Scythes, garrottez-les, les mains au dos.

Lysistrata. A moi, mes alliées! femmes, sortez, accourez : revendeuses de graines, d'œufs et de légumes, marchandes d'ail, regrattières, boulangères; déchirez, frappez, prêtez main-forte; insultez; point de vergogne!... Assez, assez! en arrière maintenant, ne les dépouillez pas [1].

Le Provéditeur. Ouf! en quel piteux état voilà mes archers!

Lysistrata. Aussi, quelle idée avais-tu? Croyais-tu marcher contre des esclaves? ne sais-tu pas que les femmes ont le sang bouillant?

Le Provéditeur. Oh, oui! très bouillant, surtout aux approches du cabaret.

Chœur de vieillards. Tu fais là grande dépense de discours, excellent provéditeur; mais à quoi bon te commettre en paroles avec ces bêtes fauves? Ne sais-tu

pas à quelle lessive elles viennent de me mettre, moi et mes habits? et encore sans savon!



« Je ne demande qu'à vivre comme une jeune fille »
Page 76 (MUSÉE DE L'ERMITAGE, SAINT-PÉTERSBOURG)

CHŒUR DE FEMMES. Que veux-tu, mon bon! il ne faut pas porter légèrement la main sur le voisin; autre

ment, on a les yeux pochés. Moi, je ne demande qu'à vivre paisiblement à la maison, comme une jeune fille, sans molester personne, sans remuer un brin de paille; mais, gare l'essaim de guêpes, si on vient couper mes rayons et me provoquer.

Chœur de vieillards. O Jupiter! comment venir à bout de ces bêtes sauvages? C'est intolérable! (*Au provéditeur.*) Toi, sonde le mal avec moi: sachons à quelle fin elles ont occupé la citadelle de Cranaüs, la rocheuse, l'inaccessible Acropole, le sacré sanctuaire. Interroge-les donc, sois peu crédule; et en avant tous tes moyens. Ce serait une honte de laisser là pareille affaire, sans la passer à l'éprouvette.



Chœur de vieillards
« O Jupiter! comment venir à bout de ces bêtes sauvages? »
(MUSÉE DE BERLIN)

Le Provéditeur. Eh bien donc, je veux, avant tout, savoir de vous à quelle fin vous vous êtes barricadées dans notre citadelle, en nous mettant dehors.

Lysistrata. Pour sauver l'argent et vous ôter par là tout prétexte de guerre.

Le Provéditeur. Comment, nous faisons la guerre pour l'argent?

Lysistrata. Tous les désordres viennent de là : c'est pour avoir occasion de voler, que Pisandre[1] et tous les brigueurs de charges suscitent chaque jour quelque trouble. A leur aise : qu'ils cherchent fortune ailleurs; car, pour cet argent-là, ils n'y toucheront plus.

Le Provéditeur. Et que feras-tu?

Lysistrata. Belle question! nous l'administrerons nous-mêmes.

Le Provéditeur. Vous! administrer le trésor!

Lysistrata. Cela t'étonne? N'est-ce pas nous qui, à la maison, administrons toutes vos dépenses?

Le Provéditeur. Ce n'est pas la même chose.

Lysistrata. Comment! pas la même chose?

Le Provéditeur. Cet argent est pour la guerre.

Lysistrata. D'abord, quelle nécessité de faire la guerre?

Le Provéditeur. Et le moyen, sans cela, de nous protéger?

Lysistrata. Nous vous protégerons, nous.

Le Provéditeur. Vous?

Lysistrata. Nous, parfaitement.

Le Provéditeur. Quelle pitié !

Lysistrata. On vous sauvera, de gré ou de force.

Le Provéditeur. C'est intolérable !

Lysistrata. Tu te fâches ; il faut pourtant en passer par là.

Le Provéditeur. Par Cérès, c'est de la violence !

Lysistrata. Il le faut bien : on te sauvera, mon cher.

Le Provéditeur. Et si je ne le veux pas ?

Lysistrata. Raison de plus.

Le Provéditeur. Enfin, d'où vous est venu pareil souci de la paix et de la guerre ?

Lysistrata. On vous le dira.

Le Provéditeur. Parle donc vite, ou il t'en cuira.

Lysistrata. Écoute ; et surtout pas de jeux de mains.

Le Provéditeur. Impossible ! les mains s'échappent ; j'enrage.

Une femme. Alors, c'est à toi qu'il en cuira.

Le Provéditeur. Garde pour toi, la vieille, tes augures et tes croassements. (*A Lysistrata*) : Toi, parle.

Lysistrata. M'y voici : Jusqu'ici, dans la dernière guerre, nous avons supporté, nous autres femmes, avec notre modestie habituelle, tout ce que faisaient



Lysistrata « Écoute. »
(MUSÉE GRAND-DUCAL DE CARLSRUHE)

les hommes. Vous ne nous permettiez pas de souffler mot. Pourtant nous n'étions point satisfaites, et nous voyions bien où vous alliez. Bien souvent nous apprenions au logis quelque funeste résolution prise par vous, sur une affaire capitale; alors, la mort dans l'âme et le sourire aux lèvres, nous vous demandions: « Qu'avez-vous décidé aujourd'hui, dans l'assemblée, au sujet de la paix? quel décret sur la colonne? — Que t'importe? disait le mari; tais-toi. » Et moi, je me taisais.



« Tisse ta toile »
(MUSÉE D'ATHÈNES)

Une femme. Ah bien! moi, je ne me serais pas tue.

Le Provéditeur. On t'aurait fait chanter[1], faute de te taire.

Lysistrata. Moi, j'avais bouche close à la maison. Puis, nous apprenions que vous aviez pris une délibération plus funeste encore. Nouvelle question :



« Jamais je ne me lasserai de danser »

(MUSÉE DU LOUVRE

« Comment pouvez-vous, mon ami, traiter les affaires avec si peu de sens? » et lui, tout aussitôt, me regardant de travers, « Tisse ta toile, me disait-il, ou ta tête s'en trouvera mal; aux hommes les affaires de la guerre. »

Le Provéditeur. Bien dit, celui-là, par Jupiter!

Lysistrata. Comment? bien dit, misérable! Vous preniez une résolution fatale, et nous n'avions pas même le droit de vous glisser un conseil! Bientôt nous vous entendions vous récrier tout haut dans les rues: « Il n'y a plus d'hommes dans le pays, par Jupiter; il ne reste plus personne. » Oh! alors les femmes se sont concertées et ont décidé de sauver la Grèce d'un commun effort. Car à quelle fin attendre encore? Si donc vous voulez à votre tour écouter et recevoir de nous un conseil utile, vous taire à votre tour, comme nous autrefois, nous vous remettrons dans la bonne voie.

Le Provéditeur. Nous guider, vous! quelle impertinence! Je n'y puis tenir.

Lysistrata. Silence!

Le Provéditeur. Toi, maudite, m'imposer silence! et tu portes un voile sur la tête[1]! plutôt mourir!

Lysistrata. Si c'est là ce qui te gêne, tiens, je te passe le voile; prends, mets-le autour de ta tête, et

tais-toi. Prends aussi cette corbeille, serre ta ceinture[1] et file la laine en grignotant des fèves. Aux femmes les affaires de la guerre.

Chœur de femmes[2]. Femmes, laissez un peu là vos cruches; nous voulons, nous aussi, faire notre partie et venir en aide à nos compagnes. Non! jamais je ne me lasserai de danser; jamais la fatigue n'engourdira nos genoux. Je veux tout braver avec ces nobles âmes : elles ont le caractère; elles ont la grâce et l'audace; elles ont la sagesse, la prudence et le patriotisme. O filles



Jamais la fatigue n'engourdira nos genoux »

(Musée de Bologne)



« Les femmes ont la grâce »
(COLLECTION HOPE, LONDRES)

de mères viriles, vraie race d'orties de mer[1] marchez pleines de colère, ne mollissez pas ; courez ; le vent vous est encore favorable.

Lysistrata. Que l'Amour, volupté des cœurs, que Vénus de Cypre répandent, comme la brise, la grâce enchanteresse sur nos seins, sur tous nos charmes ; que les hommes se pâment et se roidissent sous de brûlantes ardeurs ; alors, ah ! sans doute, nous recevrons parmi les Grecs le surnom de Lysimaché[2]

Le Provéditeur. Et comment cela ?

LYSISTRATA. D'abord, grâce à nous, on ne vous verra plus vous promener en armes, comme des furieux, sur le marché.

UNE FEMME. Bien, cela! par Vénus de Paphos.

LYSISTRATA. A cette heure, ils circulent tout armés sur la place, au milieu des marmites et des légumes, comme des Corybantes[1].

LE PROVÉDITEUR. Sans doute! comme il convient à des braves.

LYSISTRATA. La drôle de chose pourtant qu'un homme allant avec le bouclier et la gorgone[2], acheter des sardines[3].

UNE FEMME. N'ai-je pas vu un cavalier à longs cheveux, un phylarque[4], faire verser dans son casque de la purée achetée à une vieille femme? Un autre, un Thrace, brandissant, comme Térée[5], sa lance et son



« Un Thrace brandissant sa lance et son bouclier »
(BRITISH MUSEUM)



bouclier long, glaçait d'effroi une marchande de figues et avalait les plus mûres.

Le Provéditeur. Eh bien, vous, quel moyen avez-



« Quand notre fil est embrouillé, nous le prenons de cette façon »
Page 90 (COLLECTION HOPE, LONDRES)

vous de réprimer le trouble répandu en tous lieux et de ramener le calme?

Lysistrata. Rien de plus aisé.

Le Provéditeur. Comment cela ? voyons.

Lysistrata. Vois : quand notre fil est embrouillé, nous le prenons de cette façon ; nous le reportons sur les fuseaux, un brin par ici, un autre par là. De même pour débrouiller cette guerre, si on nous laisse faire, nous enverrons de ci, de là, des ambassades.

Le Provéditeur. Et c'est avec votre laine, du fil et des fuseaux que vous prétendez régler les affaires les plus épineuses !

Lysistrata. Et vous, si vous aviez l'ombre de sens, vous prendriez modèle sur nos laines pour tout votre gouvernement.

« Et vous, si vous aviez l'ombre de sens, vou prendriez modèle sur nos laines pour votre gouvernement »
(COLLECTION FITTIPALDI, ANZI)

Le Provéditeur. Comment? dis un peu.

Lysistrata. D'abord, nous plongeons la toison brute dans le bain, pour en dégager le suint; faites passer



« Ce qui me désole, ce sont les jeunes filles qui vieillissent toutes seules dans leur couche »

Page 92 (COLLECTION FITTIPALDI, ANZI)

de même les méchants sous la baguette[1], expulsez-les de la ville, triez les chardons. Quant à ces gens qui s'agglutinent, qui font la pelote, pour se pousser aux charges, isolez-les avec la carde, écrêtez les bourres[2]. Puis, que tous ensemble mettent sur le même métier[3] une mutuelle bienveillance; unissons dans un commun mélange metœques[4], étrangers, amis, débiteurs du trésor; confondons-les tous. Quant aux villes peuplées par vos colons, considérons que chacune d'elles est pour nous comme un écheveau à part : prenons tous les bouts, amenons-les ici, réunis-

sons-les en un seul brin, et formons-en une énorme pelote, dont on tissera la tunique du peuple[1].

Le Provéditeur. Quelle pitié ! carder et pelotonner ainsi les affaires ! elles qui ne prennent pas la moindre part à la guerre !

Lysistrata. Comment, triple misérable ! nous en portons plus que double poids : d'abord nous faisons des enfants et nous les envoyons combattre au loin.

Le Provéditeur. Silence ! ne rappelle pas nos malheurs.

Lysistrata. Ensuite, quand nous devrions vivre en joie, jouir de notre jeunesse, nos lits restent solitaires. Mais, ne parlons pas de nous : ce qui me désole, ce sont les jeunes filles qui vieillissent toutes seules dans leur couche.

Le Provéditeur. Et les hommes, ne vieillissent-ils pas ?

Lysistrata. C'est bien différent : eux, quand ils reviennent, même tout blancs, ils trouvent vite une jeune épouse ; mais la femme n'a qu'un moment ; si elle ne le saisit pas, personne n'en veut plus ; elle reste à consulter les augures[2].

Le Provéditeur. Mais, quand on est encore capable de faire l'amour !.....

Lysistrata. Alors, toi, pourquoi ne crèves-tu pas[2] ?



« Ils trouvent vite une jeune épouse »

(BRITISH MUSEUM)

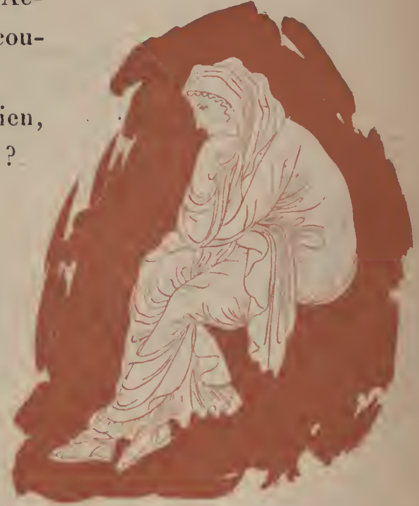
Ta place est toute prête; achète un cercueil. Je te pétrirai le gâteau de miel[1]. Prends cela, pour couronner ta tête[2].

Première femme. Tiens, prends aussi ces bandelettes.

Deuxième femme. Accepte encore cette couronne.

Lysistrata. Eh bien, que te faut-il encore? qu'attends-tu? Monte dans la barque; Caron te réclame; tu l'empêches de partir.

Le Provéditeur. Être traité ainsi, moi! quelle indignité! Je vais me présenter, en cet état, à la face de mes collègues; j'y cours.



« Eh bien! que te faut-il encore? »
MUSÉE DE L'ERMITAGE, SAINT-PÉTERSBOURG

Lysistrata. Te plaindrais-tu de n'être pas encore exposé? Sois tranquille; dans trois jours, tout au matin, nous te servirons l'offrande aux mânes[3].

Chœur de vieillards. Pour des hommes libres, il ne s'agit plus de dormir : habits bas, mes amis, et à

l'œuvre : je crois sentir, là-dessous, quelque complot plus affreux encore ; je flaire sûrement la tyrannie d'Hippias[1]. Je crains fort que des Laconiens, réunis ici chez Clisthène[2], n'excitent sous main ces femmes ennemies des Dieux à se saisir de notre trésor et de

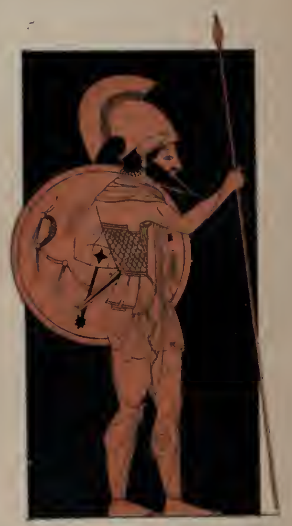


Chœur de vieillards

« Elles, prétendre conseiller des citoyens ; c'est monstrueux ! »
(MUSÉE DE CORNETO, ITALIE)

la paye qui me faisait vivre[3]. Elles, prétendre conseiller des citoyens ; c'est monstrueux ! Elles, des femmes, raisonner sur les boucliers d'airain et, pour nous imposer la paix, s'unir à des Laconiens, à des gens sans foi, pires que loups dévorants ! Oui, citoyens, c'est là une trame en vue de la tyrannie. Mais elles ne me tyranniseront pas. Je serai sur mes gardes ; je porterai maintenant une épée sous un rameau de

myrte[1], je veillerai, en armes, sur l'Agora, auprès d'Aristogiton[2]; je poserai de cette façon[3]... C'est lui-même qui m'inspire de casser la mâchoire à cette vieille, à cette ennemie des Dieux.



« Je veillerai en armes sur l'Agora »
(MUSÉE GRÉGORIEN DU VATICAN)

CHŒUR DE FEMMES. Quand tu rentreras au logis, ta mère elle-même ne te reconnaîtra pas. Mais, chères vieilles, posons d'abord ceci à terre. Citoyens, écoutez tous : C'est dans l'intérêt de cette ville que je vais parler[4]; je le dois : car elle a brillamment élevé ma jeunesse. Dès l'âge de sept ans, je portais les offrandes mystérieuses[5]; puis, j'ai tourné la meule sacrée[6]. A dix ans, j'ai revêtu, en l'honneur de Diane, la robe jaune flottante, et j'ai été ourse[7] dans les Brauronies. Devenue grande et belle fille, j'ai été canéphore[8], parée du collier de figues. Ne dois-je pas, en retour, quelque conseil utile à la république? Sans doute je suis femme; mais est-ce un motif pour me repousser, si j'apporte quelque adoucissement à nos

maux? Moi aussi, je paie ma part de l'impôt : je donne des hommes à l'État. Vous au contraire, tristes vieillards, vous ne payez rien : vous avez dissipé le trésor de nos pères, la cotisation médique, et loin de



Chœur de femmes « J'ai été canéphore »

Page 97 (MUSÉE DE NAPLES)

contribuer à votre tour, vous êtes en train de consommer notre ruine. Il vous sied bien de marmotter! Pas un mot; ou, si tu me fatigues, je t'applique à cru ce cothurne sur la mâchoire.

CHŒUR DE VIEILLARDS. Quelle révoltante insolence!



« Sur tous nos charmes »

(GALERIE DE L'ERMITAGE, SAINT-PÉTERSBOURG)

et cela ne fera que croître, je le prévois. Combattons donc le mal, si nous ne sommes pas des eunuques; jetons bas ces tuniques : car il faut que l'homme sente l'homme; il ne lui convient pas d'être emmaillotté. Or çà, en avant! louveteaux[1] d'autrefois, nous tous qui avons occupé Lipsydrion[2]; nous comptions alors. C'est maintenant, maintenant qu'il faut revenir à nos vertes années, reprendre des ailes et secouer ce poids de la vieillesse. Car, pour peu qu'on leur donne la moindre prise, elles ne s'arrêteront pas qu'elles n'aient mis la main à toutes choses. Elles prétendront construire



« La femme aime fort à chevaucher, on ne la désarçonne pas au galop »

Page 102 MUSÉE DE L'ERMITAGE, SAINT-PÉTERSBOURG

des vaisseaux, combattre sur mer, attaquer nos flottes comme Artémise[1]. Si elles prennent goût à l'équitation, j'abolis les chevaliers; car la femme aime fort à chevaucher, elle tient ferme; on ne la désarçonne pas



« Les amazones combattant à cheval contre les hommes »

(COLLECTION DU PRINCE DELLA TORELLA, NAPLES)

au galop[2]. Voyez plutôt les Amazones, celles que Micon a représentées[3] combattant à cheval contre des hommes. Ce qu'il leur faut à toutes, c'est un bon carcan ajusté à ces cols-là.

Chœur de femmes. Par les Déesses, si tu m'échauffes la bile, je lâche ma bête[4] et je vais te tanner à te faire crier « miséricorde, mes amis ». Allons! nous aussi, camarades, tuniques bas au plus vite, afin de sentir la femme en fureur et prête à mordre. (*Aux vieillards.*)

Avancez maintenant, vous autres, qu'on vous fasse passer le goût de l'ail et des fèves noires[1]. Dis seule-



Chœur de femmes
« Allons, tuniques bas au plus vite »
(BRITISH MUSEUM)

ment un mot de travers, et je t'accouche à la façon de « l'aigle et l'escarbot[2] ».

Une femme. Je me soucie bien de vous, tant que j'aurai là Lampito et ma noble amie, la jeune Thébaine Isménia! Lâche, si tu veux, sept décrets; rien n'y fera, misérable, en horreur à tous tes voisins. Hier encore, je célébrais la fête d'Hécate; je demande aux voisins, pour mes enfants, une compagne, une bonne et aimable fille, anguille de Béotie[1] : ils me l'ont refusée, à cause de tes décrets. Pour en finir avec tous ces décrets-là, il faudra vous prendre par le pied, et vous casser le col dans quelque trou.



« Allons, femmes, tuniques bas au plus vite »
Page 102 (Musée Bourbon, Naples)

Chœur de femmes. O toi, qui présides à notre œuvre, à nos desseins, « pourquoi cet air sombre au sortir du palais[2] ? »

Lysistrata. C'est la lâche conduite des femmes, leur âme efféminée qui me met hors de moi! je ne puis rester en repos.



Chœur de femmes. Que dis-tu, que dis-tu?

Lysistrata. La vérité, la vérité.



« Où cours-tu ? »

Page 109 (BRITISH MUSEUM)

Chœur de femmes. Qu'arrive-t-il? quel malheur? ne cache rien à tes amies.

Lysistrata. C'est honteux à dire, et lourd à garder.



Mélanion chassait et avait un c

Chœur de femmes. Ne me déguise rien : quel est ce malheur qui nous frappe?

Lysistrata. En deux mots, nous sommes en folie.

Chœur de femmes. O Jupiter!

Lysistrata. A quoi bon crier : Jupiter! la chose est claire. Elles courent aux hommes, et je n'ai plus moyen de les retenir; elles désertent. La première que j'ai surprise perçait un trou du côté du sanctuaire de Pan; une autre se glissait en bas[1] par la poulie; celle-ci passait à l'ennemi, celle-là avait déjà enfourché un moineau et se disposait, hier, à s'envoler chez Orsilochus[2]; je l'ai ramenée par les cheveux. Tous les prétextes leur sont bons, pour retourner chez elles.




(COLLECTION DU COMTE DE POURTALÈS) Page 115

Justement, en voici une qui arrive. Eh bien! toi, où cours-tu?

Première femme. Je veux aller chez moi : j'ai, à la maison, de la laine de Milet qui se ronge aux vers.

Lysistrata. Bah, les vers! Veux tu bien rentrer!

Première femme. Je reviens tout de suite, par les Déesses : le temps seulement d'étendre sur le lit.....

Lysistrata. N'étends rien, défense de sortir.

Première femme. Faut-il laisser perdre ma laine?

Lysistrata. Oui, s'il le faut.

Seconde femme. Ah! mon Dieu, mon Dieu! mon lin que j'ai laissé chez moi sans le teiller!

Lysistrata. En voici une autre qui s'en va teiller son lin. Rentre donc ici.

Seconde femme. De grâce, par Diane! la chose faite[1], je reviens à l'instant.

Lysistrata. Non! ne fais pas la chose; si tu commences cette besogne, une autre voudra en faire autant

Troisième femme. Vénérable Lucine! retarde la couche jusqu'à ce que je sois hors du sanctuaire[2].

Lysistrata. Balivernes!

Troisième femme. Vrai! j'accouche.

Lysistrata. Tu n'étais pas grosse hier.

Troisième femme. Je le suis aujourd'hui. Ah! vite, Lysistrata, laisse-moi aller à la maison trouver la sage-femme.



Troisième femme cherchant à s'en aller
(BRITISH MUSEUM)

Lysistrata. Que nous contes-tu là? Eh! qu'as-tu de si dur là-dessous[3]?

Troisième femme. Un garçon.



LYSISTRATA. Eh non! par Vénus! On dirait plutôt quelque marmite d'airain; voyons un peu. Quelle farce! c'est le casque sacré[1] que tu as là; et tu te disais enceinte.

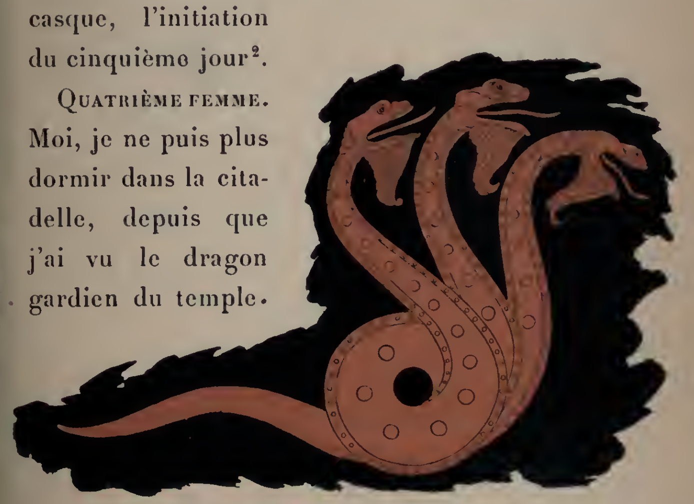
TROISIÈME FEMME. Oui, je suis enceinte, par Jupiter!

LYSISTRATA. Alors, pourquoi ce casque?

TROISIÈME FEMME. Voici : si les douleurs m'avaient surprise dans la citadelle, je me posais dans le casque, pour accoucher, comme une tourterelle.

LYSISTRATA. Que radotes-tu? A quoi bon ces prétextes? la chose est claire. Attends ici, pour ton casque, l'initiation du cinquième jour[2].

QUATRIÈME FEMME. Moi, je ne puis plus dormir dans la citadelle, depuis que j'ai vu le dragon gardien du temple.



« J'ai vu le dragon, gardien du temple »
(MUSÉE DE NAPLES)



« Jup'ter qui tonne dans les cieux »

(COLLECTION HOPE, LONDRES)

Cinquième femme. Et moi, l'insomnie me tue, avec cette légion de chouettes et leur éternel cri de scie.

Lysistrata. Bonnes pièces, assez de contes fantastiques : vous regrettez vos maris, c'est clair. Et eux, croyez-vous qu'ils ne vous regrettent pas? Ils passent de cruelles nuits, je le sais. Contenez-vous, mes amies; prenez votre mal en patience, encore un peu de temps; car un oracle nous promet la victoire, si nous restons unies. Voici ses paroles :

Chœur de femmes. Parle, parle.

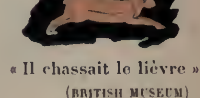
Lysistrata. Alors taisez-vous. « Quand les hirondelles, fuyant les huppes[1], se blottiront toutes en-

semble et s'abstiendront de la bagatelle[1], alors les maux prendront fin : Jupiter, qui tonne dans les cieux, mettra dessous ce qui est dessus..... »

Chœur de femmes. Nous serons dessus, nous?

Lysistrata. « Mais, si les hirondelle se séparent et s'envolent à tire-d'ailes loin du temple sacré, alors on dira qu'il n'y a pas au monde oiseau plus rufien. »

Chœur de femmes. L'oracle est clair, par Jupiter! Par tous les Dieux, ne nous démentons pas; prenons notre mal en patience et rentrons; il serait honteux, chères amies, de trahir les promesses de l'oracle.



« Il chassait le lièvre »
(BRITISH MUSEUM)

Chœur de vieillards. Je veux vous dire une histoire qu'on m'a contée tout enfant. La voici : il y avait autrefois un jeune homme appelé Mélanion; en haine du mariage, il s'en alla au désert vivre sur les montagnes. Il chassait le lièvre, tendait les piéges et avait un chien. Jamais il ne revint au logis, tant il avait les femmes en abomination. Et nous aussi, en hommes sages, nous ne ferons pas moins que Mélanion.

Un vieillard. Ma vieille, je veux te baiser.

Une femme. Alors tu ne mangeras plus d'oignon[2].

Le vieillard. Je t'allonge[3] une ruade.

La femme. Quel épais fourré tu as là !

Le vieillard. Myronidès[1] aussi était rude et é
neux de ce côté ; son noir derrière faisait tremb
l'ennemi ; de même Phormion[2].

Chœur de femmes. Je veux, à mon tour, donne



« Les femmes, Timon les aimait fort »
(BRITISH MUSEUM

réplique à ton conte de Mélanion. Il y avait un cert
Timon, intraitable, inabordable, visage farouche
tout hérissé d'épines, un vrai rejeton des Furies.
Timon s'enfuit en haine des hommes, après av
lancé mille imprécations sur sa race maudite.
aussi, il fut l'irréconciliable ennemi de l'homme et
sa méchanceté ; mais, les femmes, il les aimait f



Chœur de vieillards

« Quelle révoltante insolence »

UNE FEMME. Veux-tu que je te casse la mâchoire?

UN VIEILLARD. Tu ne m'effraies guère.

LA FEMME. Je t'allonge un coup de pied

LE VIEILLARD. Tu vas me montrer ton jardin.

LA FEMME. Soit. Tu n'y verras pas de mauvaises herbes, toute vieille que je suis; la lampe a passé par là.



« Femmes, arrivez » (MUSÉE JATTA, RUVO)

LYSISTRATA. Ohé! ohé! Femmes, arrivez; à moi, vite.

PREMIÈRE FEMME. Qu'y a-t-il? parle. Pourquoi ces cris?

LYSISTRATA. Un homme, je vois venir un homme, un fou furieux, en proie à tous les transports de Vénus.

DEUXIÈME FEMME. O divine souveraine de Cypre, de Cythère et de Paphos, continue[1]; tu es dans le bon chemin.

PREMIÈRE FEMME. Où est-il? n'importe lequel[2]!

LYSISTRATA. Là, vers le temple de Cérès.

Première femme. Grand Jupiter! c'en est un! Ma qui est-ce?

Lysistrata. Regardez : quelqu'une de vous reconnaît-elle?

Myrrhine. Oui, moi! C'est mon mari Cinésias.



« A moi, vite »
(COLLECTION DZIALYNSKI,
Page 119 HOTEL LAMBERT, PARIS)

Lysistrata. A faire à toi de griller et de retourner, de bafouer d'impo tance; aime-le, l'aime plus; a corde tout, hormis... dont la coupe nous e témoin[1].

Myrrhine. Sois tra quille, je m'en charge.

Lysistrata. Je reste ic pour le berner avec to pour le faire cuire à petit feu. Vous, rentrez[2].

Cinésias. Ah! misère! quels spasmes, quels tran ports! Je suis comme sur la roue.

Lysistrata. Qui va là, en dedans des lignes?

Cinésias. Moi.

Lysistrata. Homme?

Cinésias. Oui, homme.

Lysistrata. Débarrasse la place.

Cinésias. Et toi, qui es-tu, pour me chasser?

Lysistrata. Sentinelle de jour.

Cinésias. Au nom des Dieux, appelle-moi Myrrhine.

Lysistrata. Voyez donc! que je t'appelle Myrrhine! Et qui es-tu?

Cinésias. Son mari, Cinésias le Péonide[1].

Lysistrata. Ah, mon bon ami! ton nom n'est pas étranger ni inconnu parmi nous; ta femme n'a que toi à la bouche : si elle prend un œuf ou une pomme, « Voilà, dit-elle, pour Cinésias ».

Cinésias. Oh! grands Dieux!

Lysistrata. Oui, par Vénus! et si l'on vient à parler des hommes, ta femme se récrie aussitôt : « Tout le reste n'est qu'amusette au prix de Cinésias. »

Cinésias. Vite, appelle-la.

Lysistrata A propos, que me donneras-tu?

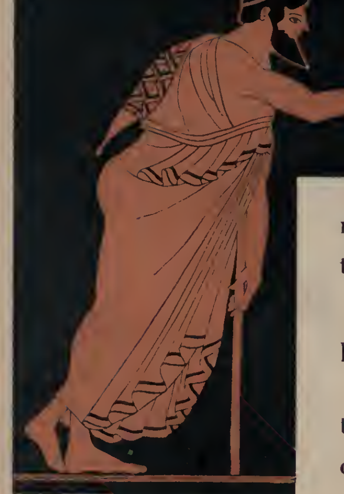
Cinésias. Voici; à l'instant, si tu veux[2]. C'est tout ce que j'ai sous la main; je donne ce que j'ai.

Lysistrata. Allons, je descends te l'appeler.

Cinésias. Vite! vite! la vie est pour moi sans charmes depuis qu'elle a quitté la maison; je suis

tout triste quand je rentre; tout me semble désert; les mets sont sans saveur; je crève d'amour [1].

Myrrhine. Je l'aime, je l'aime; mais il ne veut pas de mon amour. Pourquoi m'appeler auprès de lui?



Cinécias suppliant sa femme.
(PINACOTHÈQUE DE MUNICH)

Cinésias. Myrrhinette, ma toute douce, que fais-tu là? Descends.

Myrrhine. Non, par Jupiter! je n'irai pas.

Cinésias. C'est moi qui t'appelle, et tu ne descends pas, Myrrhine?

Myrrhine. Tu m'appelles sans besoin.

Cinésias. Comment! sans besoin? je n'en puis plus.

Myrrhine. Adieu.

Cinésias. Non, de grâce! Au nom de ton enfant du moins, écoute. Petit, appelle ta maman.

L'enfant. Maman, maman, maman!



Les orgies sacrées de Vénus.

Page 124 (MUSÉE DE NAPLES)

Cinésias. Eh bien! à quoi penses-tu? tu n'as pas pitié de ce pauvre petit? Voilà six jours qu'il n'est pas lavé et n'a pas vu le sein.

Myrrhine. J'en ai pitié, moi; c'est son père qui n'en a nul souci.

Cinésias. Descends, chère amie, pour ton enfant.

Myrrhine. Ce que c'est que d'être mère : descendons; que faire?

Cinésias. Elle me semble toute rajeunie; son regard est plus tendre; plus elle fait avec moi la difficile et la dédaigneuse, plus le désir me dévore.

Myrrhine. O cher petit enfant d'un méchant père; viens que je te baise, chéri de ta maman

Cinésias. Pourquoi, méchante, agir ainsi et écouter les autres femmes? Tu me fais du chagrin et tu en as toi-même.

Myrrhine. Ne me touche pas.

Cinésias. Tu laisses perdre, à la maison, tes nippes et les miennes.

Myrrhine. Je m'en soucie bien!

Cinésias. Tu te soucies bien que les poules grattent et fourragent ta trame?

Myrrhine. Je m'en moque.



« Je me déshabille »

Page 126

(Musée de Naples)

Cinésias. Et les orgies sacrées de Vénus, que tu n'as pas célébrées depuis longtemps! Ne veux-tu pas revenir?

Myrrhine. Moi, non! à moins que vous ne fassiez la paix et que la guerre ne cesse.

CINÉSIAS. Sans doute, si on veut[1], nous ferons cela.

MYRRHINE. Sans doute, si on veut, je reviendrai. Pour l'instant, j'ai mon serment.

CINÉSIAS. Du moins, couche-toi un moment avec moi.

MYRRHINE. Ah bien, non! et pourtant je ne puis pas dire que je ne t'aime pas.

CINÉSIAS. Tu m'aimes? alors, pourquoi ne pas se coucher, ma petite Myrrhine?

MYRRHINE. La plaisante idée! devant l'enfant?

CINÉSIAS. Non pas... Manès, porte-le à la maison. Maintenant l'enfant ne te gêne plus; couchons-nous.

MYRRHINE. Et où se mettre, pour cela, malheureux?

CINÉSIAS. Dans la grotte de Pan; la place est bonne.

MYRRHINE. Et comment ensuite rentrer pure à la citadelle?

CINÉSIAS. C'est bien aisé : tu te laveras à la Clepsydre[2].

MYRRHINE. Et mon serment, le violerai-je, malheureux?

CINÉSIAS. Ton serment? affaire à moi; n'en aie nul souci.

MYRRHINE. Allons, je vais nous chercher une couchette.

Cinésias. Du tout ! par terre, c'est suffisant.

Myrrhine. Non, jamais ! malgré l'état où je te vois, je ne te ferai pas coucher par terre.



Chœur de vieillards
« Pauvre homme ! quel supplice ! »
Page 128 (PINACOTHÈQUE DE MUNICH)

Cinésias. Cette femme-là m'aime bien, on le voit.

Myrrhine. Voici ; couche-toi vite. Je me déshabille... Ah ! étourdie ! et la natte que je n'ai pas apportée !

Cinésias. Une natte ? pas pour moi.

Myrrhine. Si fait, par Diane ! Coucher sur les sangles, quelle honte !

Cinésias. Donne-moi un baiser.

Myrrhine. Tiens.

Cinésias. Oh, hum[1] !... Reviens tout de suite.

Myrrhine (*revenant*). Voici la natte ; couche-toi ; je me déshabille... Allons ! sotte que je suis ! tu n'as pas d'oreiller.

Cinésias. Non, non ! inutile !

Myrrhine. Pas pour moi.

CINÉSIAS. Pauvre garçon [1], on te traite à la façon d'Hercule !

MYRRHINE (*revenant*). Allons, soulève-toi.

CINÉSIAS. Maintenant tout est prêt.

MYRRHINE. Vraiment, tout ?

CINÉSIAS. Viens, mon bijou.

MYRRHINE. Je détache ma ceinture. Mais souviens-toi : tiens-moi parole pour la paix.

CINÉSIAS. Oui, par Jupiter, sur ma tête !

MYRRHINE. Tu n'as pas de couverture.

CINÉSIAS. Eh, par Jupiter ! je n'en ai faute; je veux... en finir [2].

MYRRHINE. Sois tranquille, cela viendra ; j'arrive à l'instant.

CINÉSIAS. Cette femme-là me fera crever avec ses couvertures.

MYRRHINE (*revenant*). Redresse-toi.

CINÉSIAS. C'est tout dressé.

MYRRHINE. Veux-tu que je te parfume ?

CINÉSIAS. Non, par Apollon ! non !

MYRRHINE. Si, par Vénus ! que tu le veuilles ou non.

CINÉSIAS. Que n'a-t-elle cassé son pot à onguent, puissant Jupiter !

MYRRHINE. Tends la main ; tiens, frotte-toi.

Cinésias. Il n'a guère bonne odeur, ce parfum-là. A moins qu'en frottant... C'est la drogue à lanterner[1]. Il ne sent pas la noce.

Myrrhine. Ah! étourdie! j'ai apporté du parfum de Rhodes[2].

Cinésias. C'est bon; laisse-le là, sotte.

Myrrhine. Tu radotes.

Cinésias. Maudit soit le premier qui a cuisiné un parfum!

Myrrhine. Prends cette fiole.

Cinésias. J'en ai là une autre. Voyons, méchante, couche-toi, et ne m'apporte plus rien.

Myrrhine. J'y suis, par Diane! je me déchausse. Mais songe, mon bon, à décréter la paix. (*Elle s'en va.*)

Cinésias. J'y songerai. Maudite femme! Je suis mort, anéanti, dépouillé[3], et elle me laisse là! A qui m'adresser quand la plus belle de toutes me berne ainsi? Et ce marmot-là[4]! comment lui donner la pâture? Où est Cynalopex[5]? Vite une nourrice à louer.

Chœur de vieillards. Pauvre homme! quel supplice, quel état lamentable, quelle déception! Tu me fais pitié. Hélas! hélas! quels reins pourraient y tenir, quel courage, quels muscles, quels flancs? Garder ainsi son arc bandé et ne pouvoir le détendre le matin!

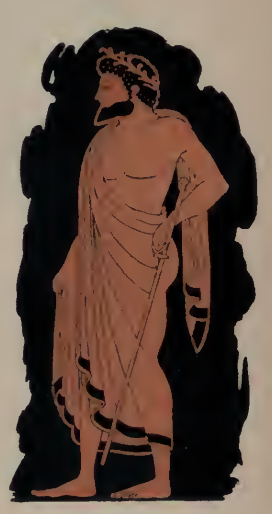


CINÉSIAS. Ah, Jupiter! quels terribles spasmes!

CHŒUR DE VIEILLARDS. Et voilà l'état où t'a mis cette peste, cette abominable coquine!

CINÉSIAS. Non, non! charmante, adorable!

CHŒUR DE VIEILLARDS. Comment adorable? gueuse, infâme; ô Jupiter, Jupiter! de grâce fais qu'une trombe, un ouragan l'enlève comme un fétu, la fasse rouler et tourbillonner; puis lâche-la; qu'elle retombe à terre et... s'embroche [1].



Un hérault.
(PINACOTHÈQUE DE MUNICH)

UN HÉRAUT [2]. Où est le sénat d'Athènes? où sont les prytanes? j'apporte du nouveau.

LE PROVÉDITEUR. Qui es-tu? homme ou Priape [3].

LE HÉRAUT. Bonhomme, je suis héraut, par Castor et Pollux; je viens de Sparte pour la paix.

LE PROVÉDITEUR. Allons donc! tu as là une lance sous l'aisselle.

LE HÉRAUT. Moi, pas du tout.

LE PROVÉDITEUR. Pourquoi te détourner ainsi?

qu'est-ce que cette bosse à ton manteau? aurais-tu gagné en route quelque tumeur sous l'aîne?



Le provéditeur questionnant.

(BRITISH MUSEUM)

Le Héraut. Voilà un vieux radoteur, par Castor!

Le Provéditeur. Mais tu es en rut, impudent drôle[1]!

Le Héraut. Moi, non, par Jupiter! Pas de balivernes.

Le Provéditeur. Et cela, qu'est-ce donc?

Le Héraut. Le bâton laconien [1].

Le Provéditeur. Soit; c'est un bâton laconien. Voyons, ne me mens pas; je suis bien renseigné : où en sont vos affaires à Lacédémone?

Le Héraut. Tout est en l'air à Lacédémone; tout est debout chez les alliés. Il nous faut Pellène [2].

Le Provéditeur. Et d'où vous vient cette mésaventure? de Pan [3]?

Le Héraut. Non. L'auteur c'est Lampito. A son appel, toutes les femmes de Sparte, armées du même fouet à porcs, ont chassé les maris de la bauge.

Le Provéditeur. Et comment êtes-vous?

Le Héraut. Mal en point : nous errons par la ville, pliés en deux, comme des porteurs de lanternes; les femmes ne veulent pas même qu'on les touche du doigt, tant que nous n'aurons pas, d'un commun accord, fait la paix avec la Grèce.

Le Provéditeur. C'est un complot général; maintenant je comprends. Va donc en toute hâte leur dire d'envoyer ici, pour la paix, des ambassadeurs avec pleins pouvoirs. Moi, je vais au sénat l'inviter à

expédier d'ici une autre ambassade; je mettrai en avant... cet argument[1].

Le Héraut. Je vole; tu parles d'or.

Chœur de vieillards. De tous les animaux



Chœur de femmes « Tu sais cela, et tu fais la guerre »
(VASE PONIATOWSKI)

féroces, la femme est le plus indomptable; auprès d'elle le feu, la sauvage panthère ne sont rien.

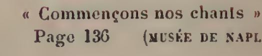
Chœur de femmes. Tu sais cela, et tu fais la guerre, n'est-ce pas? quand il dépend de toi, malheureux, d'avoir en moi une amie sûre.

Chœur de vieillards. Non, jamais je ne cesserai de haïr les femmes.

Chœur de femmes. Soit, à ton gré. Pourtant, je ne peux pas te laisser ainsi tout nu ; tu m'as l'air par trop ridicule; je vais te passer ta tunique.

Chœur de vieillards. Pour cela, tu n'as pas tort; c'est cette maudite colère qui me l'a fait jeter bas.

Chœur de femmes. De cette façon, tu as l'air d'un homme; et puis tu ne prêteras plus à rire. Si tu ne m'avais pas fait de la peine, je t'aurais enlevé délicatement cette petite bête qui te ronge l'œil, ici...



« Commençons nos chants »
Page 136 (Musée de Naples)

Chœur de vieillards. Voilà donc ce qui me tourmentait. Prends cet anneau[1] pour me sarcler l'œil, ôte la bête et montre-la-moi. Il y a bien longtemps qu'elle me ronge.

Chœur de femmes. Volontiers, quoique tu sois un maussade. Ah, Jupiter! quel monstre de cousin. Regarde; un vrai moustique de Tricorythos[2]!

Chœur de vieillards. Merci du service. Il y a

longtemps qu'il me perforait. Maintenant qu'il est ôté, mes larmes coulent à force.

Chœur de femmes. Je vais t'essuyer; et pourtant tu n'es pas du tout aimable... Un baiser.

Chœur de vieillards. Non, point de baiser!

Chœur de femmes. Que tu veuilles ou non!

Chœur de vieillards. Maudites créatures! que vous savez bien cajoler! Le proverbe ne ment pas; il a bien raison : « Rien avec ces pestes, rien sans ces pestes-là! » Allons, je fais ma paix; désormais plus de griefs entre nous; confondons nos rangs et commençons nos chants.

Chœur de femmes. Nous sommes toutes prêtes, citoyens, à ne plus dire de mal de personne; jamais! Nous ne voulons plus dire que du bien et en faire. Demandez, vous tous, hommes, femmes, qui avez besoin d'argent. Vous faut-il deux, trois mines? nous en avons ici; les bourses sont pleines. Si la paix se fait, on sera quitte avec nous; rien à rendre. Nous attendons à dîner quelques amis de Caryste[1], de braves et honnêtes gens. Il y a un peu de purée et un cochon de lait que je viens de tuer; la chair en sera tendre et délicate. Venez donc aujourd'hui chez moi; venez de bonne heure, après le bain, vous et vos enfants; entrez sans demander personne; allez



« Nous irons toujours ivres »

(PINACOTHÈQUE DE MUNIC

tout droit, comme chez vous, hardiment. Vous trouverez... porte close.

Chœur de vieillards. Voici les ambassadeurs de Sparte qui arrivent, avec leurs mentons pointus[1]; on



« Voici les ambassadeurs de Sparte avec leurs mentons barbus »
(Musée du Belvédère, Vienne)

dirait qu'ils portent une pannerée de porcs[2] en avant des cuisses.

Avant tout, salut, Laconiens; comment êtes-vous?

L'Ambassadeur. A quoi bon de longs discours? On le voit, du reste, comment nous sommes!

Chœur de vieillards. Tarare! Quelle tension, quel terrible mal, quelles ardeurs! tout va de mal en pis.

L'Ambassadeur. Tu n'en diras jamais assez. Que faire? J'accepte toutes les conditions; vite, la paix, la paix!

Chœur de vieillards. Bon! Voici maintenant ceux du cru qui, semblables à de jeunes lutteurs, ne peuvent rien garder sur le ventre! Ce mal-là doit avoir quelque chose d'athlétique[1].



« L'ambassadeur de Sparte. J'accepte toutes les conditions »
(British Museum)

Un Athénien. Qui nous dira où est Lysistrata? Vous voyez : voilà où nous en sommes.

Chœur de vieillards. Cette maladie-là ressemble fort à l'autre. N'êtes-vous pas pris de spasmes, le matin?

L'Athénien. Oui, et alors nous nous tordons. Qu'on nous donne donc vite la paix, ou nous prenons Clisthène[2] pour femme.

Chœur de vieillards. Vous ferez sagement de remettre vos habits, de peur que quelqu'un de ceux qui mutilent les hermès ne vienne à vous voir[3].

L'Athénien. Par Jupiter! tu as bien raison.

L'Ambassadeur. C'est juste, par les Dioscures, endossons nos tuniques.



Un Athénien interrogeant.
(Musée de Naples)

L'Athénien. Ah! bonjour, Laconiens; nous sommes en piteuse situation.

L'Ambassadeur. Piteuse aussi la nôtre, Polycharidès, si le public nous eût vus dans cet état violent[1].

L'Athénien. Eh bien, Laconiens, il faut parler net : pourquoi êtes-vous ici?

L'Ambassadeur. Ambassadeurs pour la paix.

L'Athénien. Bonne parole! Nous aussi. Que n'appelons-nous Lysistrata, qui seule peut nous mettre d'accord?



« Vous répandez sur les autels la même eau lustrale »
(MUSÉE DE NAPLES)

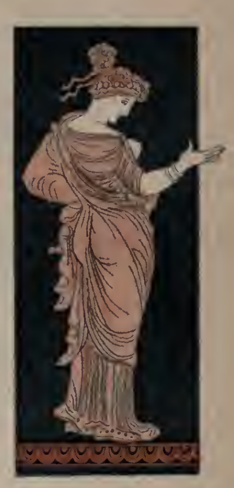
L'AMBASSADEUR. Soit, par les Dioscures! et même Lysistratus, si vous y tenez.

CHŒUR DE VIEILLARDS. Inutile de l'appeler; elle a appris votre arrivée, et la voici.

L'ATHÉNIEN. Salut, ô la plus virile des femmes. C'est maintenant qu'il te faut être terrible et bonne, simple et majestueuse, aimable et fertile en ressources; car les premiers des Grecs, épris de tes charmes, ont recours à toi et, d'un commun accord, te soumettent tous leurs griefs.

LYSISTRATA. La chose est aisée, si on les prend

dans la crise et sans qu'ils puissent ferrailler entre eux[1]. Je le saurai bientôt... Trêve[2], où es-tu? amène-moi d'abord les Laconiens, mais d'une main légère, sans brusquerie. Ne fais pas comme nos maris, qui s'y prennent gauchement; sois avenante, comme il sied aux femmes. S'ils ne présentent pas la main, prends-les... par ailleurs. Bien; mène aussi les Athéniens; eux, prends-les par où ils voudront. Laconiens, rangez-vous ici, près de moi; vous autres, de ce côté; et écoutez.



« Je ne suis qu'une femme... »
(MUSÉE DE L'ERMITAGE, SAINT-PÉTERSBOURG)

Je ne suis qu'une femme; mais j'ai du sens : d'un esprit naturellement droit, j'ai développé mon intelligence, grâce aux leçons de mon père et des vieillards. Puisque je vous tiens réunis, je vous adresserai à tous ensemble un même reproche, trop mérité : Peuples frères, vous répandez sur les autels la même eau lustrale, à Olympie, aux Thermopyles, à Delphes, en tant d'autres lieux qu'il serait trop long de rappeler; et, quand l'ennemi, quand le barbare est là, menaçant, vos armées anéantissent et



« Les Laconiens vinrent la lance à la main »
Page 146 (BRITISH MUSEUM)

les peuples et les villes de la Grèce. Ceci pour vous tous; je n'insiste pas davantage.

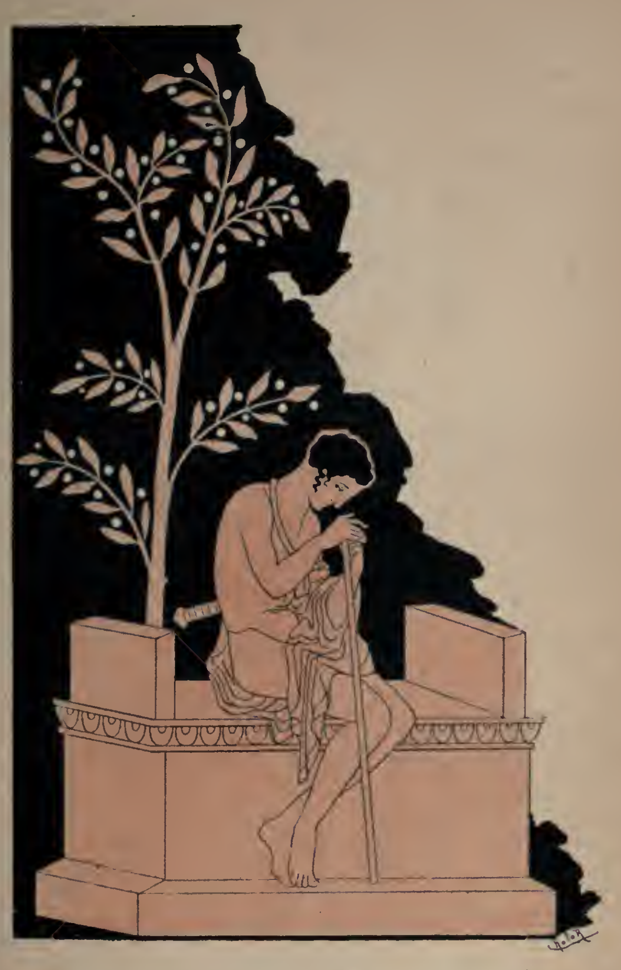
L'Athénien. Et moi, je suis anéanti, hors de moi[1].

Lysistrata. Maintenant, Laconiens, c'est à vous que je m'adresse : Avez-vous oublié le temps où le Laconien Périclidas[2] venait à Athènes s'asseoir en suppliant au pied des autels? pâle sous son manteau de pourpre, il sollicitait une armée; Messène alors vous pressait et le Dieu[3] agitait la terre. Cimon partit, avec quatre mille hoplites, et Lacédémone fut sauvée. Et, après un pareil service, vous ravagez la terre d'où vous est venu le salut!

L'Athénien. Oui, Lysistrata, ils ont tort.

L'Ambassadeur. Nous avons tort... Ah! quel beau, quel ineffable derrière!

Lysistrata. Et vous, Athéniens, croyez-vous que je vous tienne quittes? Avez-vous oublié le temps où



« Péricidas venait s'asseoir en suppliant au pied des autels »

(MUSÉE BOURBON, NAPLES)

vous portiez le sarrau[1]? Les Laconiens vinrent à leur tour, la lance en main, et exterminèrent nombre de Thessaliens, d'amis et d'alliés d'Hippias. Ils étaient, à cette heure, vos seuls alliés; et vous leur avez dû la liberté; vous avez échangé, grâce à eux, le sarrau contre le manteau long[2].

L'Ambassadeur. Je n'ai jamais vu plus digne femme.

L'Athénien. Ni moi plus beau morceau[3].

Lysistrata. Pourquoi donc être ennemis, après tant de grands et beaux services mutuels? Cessez cette lutte perverse; faites la paix; qui vous retient ?

L'Ambassadeur. Nous, volontiers ; si on nous rend notre enceinte fortifiée[4].

Lysistrata. Laquelle, mon bon ?

L'Ambassadeur. Pylos. Il y a longtemps que je soupire après, que je la guigne.

L'Athénien. Par Neptune, tu ne l'auras pas.

Lysistrata. Rendez-la, mes amis.

L'Athénien. Et ensuite! plus rien à agiter !

Lysistrata. Demandez une autre place en échange.

L'Athénien. Soit. Donnez-nous d'abord Echinus, puis le golfe Malée par derrière, et les cuisses de Mégare[5],



« Bacchus au milieu
des Ménades »

(MUSÉE DE BERLIN)

L'AMBASSADEUR. Non, par les Dioscures! pas tout cela, mon brave.



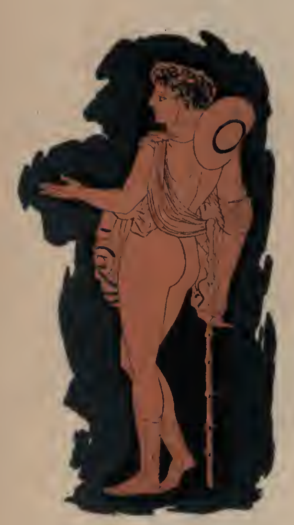
Chœur de femmes
« Venez tous faire chez moi vos provisions »
Page 151 (COLLECTION HOPE, LONDRES)

LYSISTRATA. Accordez; pas de démêlé pour les cuisses.

L'Athénien. Je veux tout de suite labourer mon champ, habit bas.

L'Ambassadeur. Et moi, d'abord ramasser du fumier[1].

Lysistrata. La paix faite, vous aurez tout loisir. Si tel est votre avis, délibérez, concertez-vous avec vos alliés.



Un flâneur.
Page 152 (MUSÉE DE NAPLES)

L'Athénien. Il s'agit bien d'alliés : nous sommes en rut. Tous nos alliés n'ont comme nous, qu'un cri : des femmes.

L'Ambassadeur. Les nôtres aussi, par Castor et Pollux!

L'Athénien. Et les Carystiens donc[2]!

Lysistrata. C'est juste. Maintenant, purifiez-vous : les femmes vous invitent à dîner à la citadelle et à pàrtager ce qui est dans leurs corbillons. Vous échangerez là vos serments, et puis vous retournerez chez vous, chacun avec sa femme.

L'Athénien. Allons vite.

L'Ambassadeur. A ta volonté; marchons.

L'Athénien. Vite, vite, par Jupiter.



« Je n'ai jamais vu pareil festin »

Page 153 (MUSÉE DE NAPLES)

CHŒUR DE FEMMES. Tout ce que j'ai, tapis brodés, manteaux, tuniques précieuses, vases d'or, je vous l'abandonne de grand cœur, pour vos enfants, pour vos filles, quand elles seront canéphores. Venez tous faire chez moi vos provisions : emportez; il n'y a rien de si bien scellé dont vous ne puissiez rompre le cachet. Regardez bien... vous ne trouverez rien, à moins d'avoir meilleure vue que moi.

Si quelqu'un manque de pain, pour nourrir ses esclaves et sa nombreuse petite famille, il y a chez

moi quelques menus grains de blé ; qu'il les prenne. J'ai aussi un beau grand pain d'un chénix... qu'il le regarde.

Que les pauvres ne se gênent pas; qu'ils viennent avec sacs et besaces; on leur donnera du grain;



« Nous irons toujours ivres »

(COLLECTION VAN BRANTEGHEN, BRUXELLES)

Manès en distribue. Mais... qu'ils n'approchent pas de ma porte, ou gare le chien.

Un flaneur. Ouvrez la porte.

Un esclave. Veux-tu bien déguerpir! Que fais-tu là? Veux-tu que je te rôtisse avec cette torche? la place n'est pas bonne.

Le flaneur. Je ne bouge pas.

L'esclave. S'il le faut absolument, pour vous être agréable, on va te donner de l'exercice[1].

Le flaneur. On s'en donnera avec vous.

L'esclave. En route, ou vous allez beugler; gare les cheveux. En route, pour que les Laconiens



Bacchanale grecque « Nous irons toujours ivres »

(Musée de Florence)

sortent à l'aise, maintenant qu'ils sont bien pansés.

Un Athénien. Jamais je n'ai vu pareil gala. Les Laconiens eux-mêmes étaient aimables; et nous, des modèles de sagesse après boire. C'est tout simple, puisque, à jeun, nous déraisonnons. Si les Athéniens veulent m'en croire, dans les ambassades, nous irons toujours ivres. Quand nous arrivons à jeun à Lacé-



« Formons des chœurs

Page 156

démone, nous découvrons tout de suite un sujet de querelle : sourds à ce qu'on nous dit, en défiance de ce qu'on ne nous dit pas, nous faisons des rapports contradictoires. Aujourd'hui, tout nous agrée : qu'on entonne le chant de Télamon[1], au lieu de celui de Clitagora, nous battons des mains, tout prêts à nous parjurer au besoin.

L'ESCLAVE (*aux flâneurs*). Les voici qui arrivent; place, gibier à coups de fouet.

LE FLANEUR. Eh oui, par Jupiter! les voilà qui sortent.

L'AMBASSADEUR. Prends tes flûtes, Polycharidès; je veux danser la dipodie[2] et entonner un beau chant[3] en l'honneur des Athéniens, en notre honneur.



ıonneur des Dieux »
(MUSÉE D'ATHÈNES)

L'ATHÉNIEN. Oui, prends tes flûteaux, de grâce; je me fais une joie de vous voir danser.

L'AMBASSADEUR. O Mnémosyne[1], inspire ces jeunes garçons, inspire ma muse, qui sait mes hauts faits et ceux des Athéniens. Eux, à Artémisium, ils se sont élancés, semblables aux Dieux, contre les murs de bois, et ont vaincu les Mèdes. Moi, avec Léonidas, j'étais comme le sanglier qui aiguise ses défenses : l'écume brillait sur mes joues et inondait mes jambes; car aussi nombreux que les sables de la mer étaient les Perses.

Divinité champêtre, Diane, terreur des fauves, je t'invoque, vierge divine; préside à nos accords et reste longtemps parmi nous; que la paix renoue à jamais l'amitié, les faciles rapports; plus de ces

ruses de renard[1]! Viens, viens à moi, vierge chasseresse.

LYSISTRATA. Allons, puisque tout a tourné à bien, emmenez vos femmes, Laconiens, et vous les vôtres,



« Prends tes flûtes, Polycharidès »

Page 151

(MUSÉE DE NAPLES)

le mari près de la femme, la femme près du mari. Pour célébrer cet heureux accord, formons des chœurs en l'honneur des Dieux, et gardons-nous de pécher à l'avenir.

CHŒUR D'ATHÉNIENS. Que le chœur paraisse, que les grâces s'avancent; invoquons Diane; invoquons



« Semblables aux bacchantes »

(GALERIE DE L'ERMITAGE, SAINT-PÉTERSBOURG)



« Qu'on entonne le chant de Télamon »

Page 154 (MUSÉE DU BELVÉDÈRE, VIENNE)

son aimable frère[1], qui préside aux danses et aux cris d'allégresse. Appelons à nous le Dieu de Nisa, Bacchus, dont les yeux lancent la flamme au milieu des Ménades[2]; et Jupiter étincelant au milieu de l'éclair; et sa bienheureuse, son auguste épouse; invoquons



« Je veux danser la dipodie »

Page 154 (PINACOTHÈQUE DE MUNICH)

les autres Dieux, témoins et garants de la paix mémorable que nous a donnée la divine Cypris. Halali! ié Péan! ié! bondissez, comme pour une victoire! Évoé, évoé, évoé, évoé!... Laconien, entonne un nouveau chant.



« Les Grecs se sont élancés et ont vaincu les Mèdes »

Page 155 (ANCIENNE COLLECTION BASSEGGIO, ROME)

CHŒUR DE LACONIENS. De l'aimable Taygète[1] descends une fois encore, muse Laconienne; viens, chante avec nous l'auguste Dieu d'Amyclæ[2], et Minerve Chalciœque[3], et les vaillants Tyndarides[4], qui se jouent aux bords de l'Eurotas. Oh! viens à nous; accours légère et folâtre : célébrons ensemble Sparte qui se plaît aux chœurs sacrés, à leur retentissante cadence. Là, comme de fringantes cavales, aux rives de l'Eurotas[5], les jeunes filles bondissent, soulevant de leurs pieds la poussière; elles secouent leur chevelure; semblables aux Bacchantes qui se jouent en agitant le thyrse, tandis que la chaste et gracieuse fille de Léda conduit les chœurs.

Maintenant, enroule de la main tes tresses

ondoyantes; que tes pieds bondissent, bondissent comme la biche; que ta voix cadencée soutienne la danse. Célèbre la toute-puissante, la divine Chalcicœque, Minerve l'invincible.



(COLLECTION HOPE, LONDRES)



Coupe de Brygos, fragment
(CABINET DES MÉDAILLES, PARIS)

NOTES

NOTES

Page 15.

1. Les fêtes qui se célébraient à ces divers temples étaient accompagnées d'orgies et très recherchées par les femmes. On se rendait aux Bacchanales avec des flûtes et des tambourins. — Vénus Coliade présidait à l'amour physique et avait un temple dans le voisinage d'Athènes, au bourg d'Anaphlye. Génétyllis, ou les Génétyllides, qui présidaient à la génération, comme l'indique leur nom, y étaient honorées à côté de Vénus ; quelquefois même on les a confondues avec elle.

Page 19.

1. Allusion obscène, à laquelle Lysistrata répond, deux vers plus loin.

Page 20.

1. Celles du lac Copaïs étaient très prisées à Athènes.

Page 21.

1. Je ne dirai pas qu'elle sera anéantie, si les femmes ne s'en mêlent pas.

2. Espèce de tunique longue, qu'on laissait flotter, sans la retenir par une ceinture.

Page 22.

1. Plante dont on tirait le fard.

2. Cérès et Proserpine, par lesquelles juraient ordinairement les femmes.

Page 23.

1. La région appelée Πάραλος, maritime, l'une des parties de l'Attique.

2. Le mot κέλης signifie en même temps bateau léger (pour traverser le détroit) et bidet monté à poil. Il a de plus le même sens que *equus* dans Horace, sat. 7, liv. II, v. 52.

3. A cause de la proximité.

4. Théagène passait pour fort superstitieux envers Hécate.

5. Anagyre, dème de l'Attique. C'était aussi le nom d'une herbe puante; on disait remuer l'anagyre, dans le sens d'exhaler une mauvaise odeur. Aristophane joue sur cette double signification.

Page 24.

1. Les Lacédémoniennes n'avaient pas la légèreté de formes et la désinvolture élégante des Athéniennes. — Dans tout le dialogue qui suit, Lampito emploie le dialecte laconien, ce qui devait produire, à Athènes, le même effet comique que l'usage du patois picard, ou gascon, dans nos comédies. Cet effet ne peut se rendre.

2. Les exercices gymnastiques, dont se moque Aristophane, étaient très en faveur à Lacédémone, même pour les femmes.

3. On palpait les animaux destinés aux sacrifices, pour voir s'ils étaient gras.

4. Formule particulière aux Lacédémoniens et qui les caractérisait; c'est pourquoi Aristophane la reproduit à satiété.

Page 28.

1. Ostendit pudenda.

Page 32.

1. Aristophane fait plaisamment surveiller Eucrate, général athénien, par ses soldats.

2. En Chalcidique.

Page 35.

1. Les Milésiennes passaient pour être très adonnées au vice dont il est ici question.

2. Le texte dit crûment : τοῦ πέους.

Page 37.

1. παγκατάπυρος.

2. On dit, en français, dans le même sens : toujours même note. C'est-à-dire nous ne songeons pas à autre chose.

3. ψωλᾶς.

Page 38.

1. Elles étaient de gaze transparente.

Page 41.

1. Allusion à l'habitude contre nature dont il a été parlé plus haut.

Page 42.

1. C'était la formule ordinaire des traités.

Page 43.

1. Le trésor conservé dans le temple de Minerve.

Page 44.

1. Les magistrats étaient servis et accompagnés dans les cérémonies publiques par des esclaves étrangers, pour plus de sûreté. Lysistrata se donne le même luxe et transforme en Scythe sa servante.

2. Afin qu'il serve de bassin.

3. Il s'agit du serment prêté par les Sept chefs devant Thèbes. Lysistrata, qui sait peu l'histoire, suppose que c'est Eschyle qui fait prêter le serment, et substitue une brebis à un taureau.

4. Même allusion que dans le passage où les femmes de Salamine viennent au rendez-vous ἐπὶ πελήτων.

5. Comme le bouclier. La même expression est reprise à dessein. Eschyle avait dit, dans les Sept chefs : ils immolèrent le taureau sur un bouclier noir.

6. Aristophane reproche sans cesse aux Athéniennes d'aimer le vin.

Page 47.

1. Ce sont les paroles que prononçait le prêtre, quand le sacrifice lui paraissait favorable.

2. Elle prend la coupe, et se dispose à boire.

3. Nouvelle allusion aux Sept chefs. Eschyle avait dit : Et ils posèrent la main sur le taureau immolé.

Page 48.

1. Je renonce à traduire, même en latin, la crudité du texte.

Page 52.

1. Les manches de couteaux à fromage (couteaux de dessert) étaient sculptés et représentaient fréquemment des lions accroupis.

Page 53.

1. Elle boit.
2. En buvant à la ronde.

Page 54.

1. La statue de Minerve, prise ici pour le temple.
2. Lysistrata, le principal personnage de la pièce.
3. Cléomène, roi de Lacédémone. Il s'agit ici de l'expédition dirigée contre les fils de Pisistrate. La citadelle avait été livrée à Cléomène par trahison.

Page 57.

1. Euripide a fort maltraité les femmes, dans ses tragédies.
2. Le trophée de Marathon, la plus grande gloire nationale d'Athènes. Il était élevé sur le territoire appelé Tétrapole, parce qu'il comprenait les quatre bourgs de Marathon, d'Œnoé, de Probalinthos et de Tricorythos.
3. Ils apportaient avec eux des charbons, dans une marmite, afin d'allumer le bûcher.

Page 58.

1. Allusion aux forges de Vulcain, ou aux volcans de cette île.
2. Il en tire un bon présage pour le succès de l'entreprise.

Page 59.

1. Athènes venait de secouer le joug des Quatre-Cents et de rétablir la démocratie, grâce au concours de Thrasybule, de Thrasylle et des autres généraux commandant à Samos.

Page 61.

1. La texte dit : marqués. On marquait au fer rouge les esclaves fugitifs.

Page 62.

1. Ils viennent d'arrêter Stratyllis.

2. Le poète Hipponax, irrité contre Boupalos qui l'avait peint plus laid encore que nature, le menaçait, dans une satire, de lui casser les mâchoires.

3. τῶν ὄρχεων. — C'est-à-dire : je vais te l'arracher.

Page 67.

1. C'était là que se tenait le tribunal. La passion des Athéniens pour la *jugerie* était proverbiale ; pour eux ne plus juger, c'était ne plus vivre.

2. Nom de plusieurs fleuves de la Grèce et du Dieu père de l'un de ces fleuves.

Page 68.

1. Magistrat chargé de proposer les lois et de régler les dépenses publiques.

2. Le jour des Adonides était considéré comme néfaste. Les femmes célébraient seules cette fête, au milieu des orgies. L'expédition de Sicile ayant été décidée ce jour-là, sur la proposition de Démostrate, Aristophane rappelle les cris funèbres de sa propre femme, qui semblent annoncer le désastre, et auxquels l'orateur répond en proposant des mesures de plus en plus funestes.

3. Démostrate était surnommé Buzygès (bœuf sous le joug). Aristophane change ce sobriquet en celui de Cholozygès (bilieux, néfaste sous le joug).

Page 72.

1. De la citadelle, où était gardé le trésor.

Page 73.

1. Nous dirions : sergent, gendarme.

2. Surnom de Minerve.

3. Επιχεσεῖ, cacabis.

4. Pour guérir ses meurtrissures et ses yeux pochés.

5. En arrêtant leur chef, il empêchera les autres de sortir de la citadelle pour l'attaquer.

6. Fleuve des enfers.

Page 74.

1. Nous dirions : grâce aux vaincus. Évidemment le peuple, à Athènes comme à Paris, aimait à voir battre la patrouille.

Page 77.

1. Pisandre avait été un instant à la tête du gouvernement, avec Théramène et Phrynichus, et dut ensuite s'exiler à Décélie. (Thucyd.. VIII, 43 et suiv.)

Page 80.

1. On t'aurait battue.

Page 83.

1. Nous dirions : et tu portes un bonnet.

Page 84.

1. Les femmes grecques, vêtues de robes larges et flottantes, les relevaient avec la ceinture, pour la marche ou le travail.
2. Composé des femmes de la ville, qui étaient venues, avec leurs cruches, secourir celles de la citadelle.

Page 85.

1. Dans le sens de : piquantes, caustiques.
2. Qui met fin aux combats.

Page 86.

1. Les Corybantes et les Curètes étaient des prêtres de Cybèle, célèbres pour leurs fureurs frénétiques dans les orgies sacrées.
2. La tête de gorgone, peinte assez souvent sur le bouclier.
3. Le texte dit : des coracins. C'était un très petit poisson.
4. Un commandant, un chef de cohorte.
5. Allusion au *Térée* d'Euripide, fréquemment cité dans les *Oiseaux*.

Page 91.

1. On agitait la laine, dans le bain, avec des baguettes, pour en dégager le suint et tous les corps étrangers, pailles, chardons, etc.

2. Mot à mot : les têtes; ce qui peut s'entendre et des bourres dans la laine, et des chefs de parti. On pourrait traduire également : rognez les brins qui dépassent.

3. Le texte dit : tissent dans une même corbeille. Il s'agit de la corbeille où le tisserand mettait ses pelotons.

4. Étrangers domiciliés, mais non naturalisés.

Page 92.

1. Toutes ces métaphores sont assez claires pour qu'il soit inutile de les expliquer.

2. Pour savoir si elle trouvera un mari.

3. Puisque tu n'es plus bon à rien.

Page 95.

1. Pour les funérailles.

2. Les femmes l'affublent comme pour la cérémonie funéraire.

3. Sacrifice d'expiation, offert aux mânes trois jours après la mort, et appelé, pour ce motif, sacrifice du troisième jour.

Page 96.

1. Cette accusation banale se reproduisait à chaque instant à Athènes : tous les partis se reprochaient mutuellement d'aspirer à la tyrannie.

2. Clisthène était un efféminé; sa maison devait être le rendez-vous habituel des femmes.

3. On prélevait sur le trésor le salaire des juges.

Page 97.

1. D'après la tradition, Harmodius et Aristogiton, quand ils attaquèrent Hipparque et Hippias, avaient caché leur épée dans un rameau de myrte. Le chant populaire d'Harmodius rappelait cette circonstance : « Dans une branche de myrte nous apporterons notre épée, comme Harmodius et Aristogiton. »

2. Sa statue était sur la place publique.

3. Il ne faut pas oublier que les vieillards avaient commencé à mettre habit bas ; leur pose devait avoir quelque chose de

grotesque, qui provoque la repartie des femmes : « Ta mère ne te reconnaîtrait pas en cet état. »

4. Imitation burlesque du début de la plupart des orateurs.

5. Dans les fêtes de Minerve.

6. Dans les mêmes fêtes, les jeunes filles appartenant aux familles les plus riches broyaient l'orge sacrée destinée aux sacrifices.

7. On consacrait à Diane les jeunes filles de cinq à dix ans, sous le nom d'*Ourse*. Les anciens commentateurs ne sont point d'accord sur l'origine de cette dénomination. Les uns prétendent que c'est à Brauron, et non à Elis qu'eut lieu le sacrifice d'Iphigénie, et qu'une ourse fut substituée à la jeune fille. Suivant d'autres, une ourse consacrée à la déesse ayant été tuée, une peste se déclara et l'on ne put conjurer le fléau qu'en consacrant à Diane, sous le nom d'ourse, les jeunes filles des premières familles. Il est plus probable que, l'ourse étant un des attributs de Diane chasseresse, son nom a été donné aux jeunes filles qui, par la consécration à la déesse, devenaient ses compagnes.

8. Les jeunes filles, dans les cérémonies religieuses, portaient les offrandes sur des plats d'or ou des corbeilles. On leur donnait le nom de canéphores (porte-corbeilles).

Page 101.

1. λυκόποδες, pieds de loup. D'après les commentateurs on donnait primitivement ce nom aux gardes du corps des tyrans, chaussés de brodequins en peau de loup. Il a ensuite désigné des soldats vigoureux, endurcis à la marche et à la fatigue.

2. Position fortifiée, au pied du Parnès, occupée par les Alcméonides, dans leur lutte contre les Pisistratides.

Page 102.

1. Reine d'Ephèse, auxiliaire de Xerxès.

2. Équivoques.

3. Au Pœcile.

4. Ma colère.

Page 103.

1. L'ail entrait, pour une large part, dans la nourriture du

peuple. La fève, avec laquelle on votait, désigne ici la manie judiciaire.

2. Je casse tes œufs.

Page 104.

1. Les anguilles du Copaïs, très renommées à Athènes. Un décret interdisait tout rapport avec les Béotiens.

2. Vers emprunté au *Télèphe* d'Euripide.

Page 108.

1. En bas de la muraille.

2. Débauché.

Page 110.

1. Équivoque.

2. La citadelle était consacrée à Minerve, qui y avait son temple. Il était interdit d'accoucher dans l'enceinte réservée aux Dieux.

3. Elle lui palpe le ventre et sent le casque caché sous sa tunique.

Page 113.

1. Le casque de Minerve, de dimension colossale.

2. Le texte dit : « Les Amphidromies. » Le cinquième jour après la naissance, la nourrice faisait le tour du foyer, en tenant l'enfant dans ses bras. C'était en quelque sorte l'admission au foyer et aux sacrifices de la famille. Nous dirions dans le même sens : attends ici le baptême du casque.

Page 114.

1. Ce sont les maris.

Page 115.

1. Φαλήτων.

2. Locution proverbiale, comme « tu ne mangeras plus d'ail », c'est-à-dire c'en est fait de toi.

3. Prætendit phallum.

Page 116.

1. Général athénien, vainqueur des Lacédémoniens et des Thébains à Œnophytes.

2. L'un des généraux athéniens les plus illustres, plusieurs

fois vainqueur des Lacédémoniens, dans la guerre du Péloponèse.

Page 119.

1. Excite de plus en plus la passion.
2. Du moment que c'est un homme.

Page 120.

1. Le serment sur la coupe, page 47.
2. Lysistrata reste seule en haut de la muraille.

Page 121.

1. Jeu de mots sur πέος, mentula. — Cinésias, le membru.
2. Le geste accompagne ces paroles.

Page 122.

1. Ἔστυκα.

Page 125.

1. L'expression est vague à dessein : Cinésias ne veut pas s'engager.
2. Fontaine, près de la grotte de Pan.

Page 126.

1. Il fait claquer sa langue de plaisir. Nous n'avons rien pour rendre l'interjection imitative : *Papaiax*.

Page 127.

1. Τὸ πέος. — C'est-à-dire : on te leurre. Le thème habituel des anciens comiques était un Hercule, niais et affamé, qu'on bernait à plaisir, sans le satisfaire jamais.
2. Βινεῖν.

Page 128.

1. Je suis obligé de rendre par deux mots l'expression grecque à double sens, qui signifie frotter et muser, lanterner.
2. Ceux de Syrie étaient plus renommés.
3. Équivoque.
4. Τὸ πέος.
5. Il tenait une maison de débauche.

Page 131.

1. In mentulam incidat, et infigatur.
2. Lacédémonien.
3. Le texte porte : Conissalus. C'était une sorte de divinité de bas étage, analogue à Priape pour les attributs.

Page 132.

1. Ἔστυκας.

Page 133.

1. La scytale, sorte de bâton, remis aux généraux et aux ambassadeurs comme emblème de commandement.
2. Ville maritime d'Achaïe, dont la possession avait une grande importance pour les Lacédémoniens. C'était aussi le nom d'une courtisane. Chacun des mots de ce dialogue prête à l'équivoque.
3. Dieu lubrique.

Page 134.

1. Τὸ πέος.

Page 135.

1. Pour enlever le cousin.
2. Bourg marécageux de l'Attique.

Page 136.

1. Ville d'Eubée, assez mal famée.

Page 139.

1. A cause de leurs longues barbes.
2. On amenait les cochons de lait au marché, dans des cages ou paniers, qui se portaient probablement en avant.

Page 140.

1. Double sens : il est violent ; il a besoin d'exercice.
2. Un débauché, souvent cité par Aristophane.
3. Allusion à la mutilation des Hermès, cause de l'exil d'Alcibiade.

Page 141.

1. Les Lacédémoniens passaient, à Athènes, pour très réservés et très gourmés.

Page 143.

1. Μὴ πειρωμένους.

2. La trève est personnifiée.

Page 144.

1. Ἀπεψωλημένος.

2. A l'époque de la guerre de Messénie. Voir, sur ces événements, Thucydide, I, 101, 103.

3. Neptune.

Page 146.

1. Le vêtement des esclaves. A l'époque de la tyrannie d'Hippias, les Lacédémoniens avaient envoyé une armée qui aida les Alcméonides à vaincre la garde thébaine du tyran.

2. Vêtement des hommes libres.

3. Κύσθον. Le callibistri de Rabelais, dans l'épitaphe de Lison, au couvent des Cordeliers d'Amiens.

4. Pylos. Les Lacédémoniens avaient plusieurs fois offert la paix en échange de Pylos. — Chacun des mots : enceinte fortifiée, Pylos (porte), agiter, etc., est pris à double entente. La possession de Pylos, sur la côte de Messénie, offrait aux Athéniens un excellent point d'appui pour agiter la contrée.

5. Echinus (hérisson) équivoque. De même pour Malée (μῆλον, pomme). On appelait Cuisses, ou Jambes de Mégare, les longs murs qui s'étendaient de cette ville à la mer. Toutes ces positions avaient une grande importance pour les Péloponésiens.

Page 150.

1. Les Lacédémoniens étaient gens pratiques et peu poétiques, s'il faut en croire leurs ennemis les Athéniens.

2. Déjà cités pour leurs mœurs efféminées.

Page 153.

1. En vous battant.

Page 154.

1. Chant guerrier de Pindare, qui commençait ainsi : « Vaillant fils de Télamon. » Clitagora était, d'après les commentateurs, une femme poète, de Sparte. Elle avait probable-

blement composé des chants de table, ou d'amour, beaucoup mieux appropriés que ceux de Pindare à la gaieté des festins.

2. Danse dans laquelle on levait en l'air les deux pieds à la fois. Ce devait être un exercice peu gracieux, et c'est pour cela qu'Aristophane fait danser la dipodie aux lourds Lacédémoniens.

3. Le chant n'a rien de très remarquable ; il y a peut-être ici une nouvelle ironie.

Page 155.

1. Déesse de la mémoire.

Page 156.

1. Épigramme contre la duplicité des Lacédémoniens.

Page 160.

1. Apollon, fils de Latone, comme Diane, et honoré à Milet sous le nom de *Didymos*, Jumeau.

2. Ses compagnes habituelles.

Page 161.

1. Monts du Péloponèse.

2. Apollon avait un temple célèbre à Amyclæ, à peu de distance de Sparte.

3. Minerve Chalciœque (au temple d'airain) ainsi nommée parce que sa statue était placée, à Sparte, dans une niche, ou chapelle d'airain.

4. Les Dioscures, Castor et Pollux.

5. Sparte s'élevait sur les rives de l'Eurotas.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR

DRAEGER. PARIS

Collection polychrôme

